

**MERVEILLEUX
MYSTIQUE**

**SCIENTIFIQUE
GNOSTIQUE**

N.U.I.E 2023

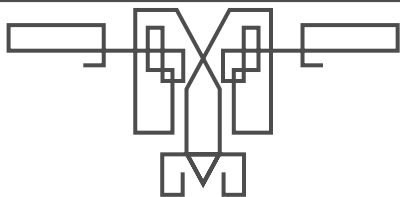
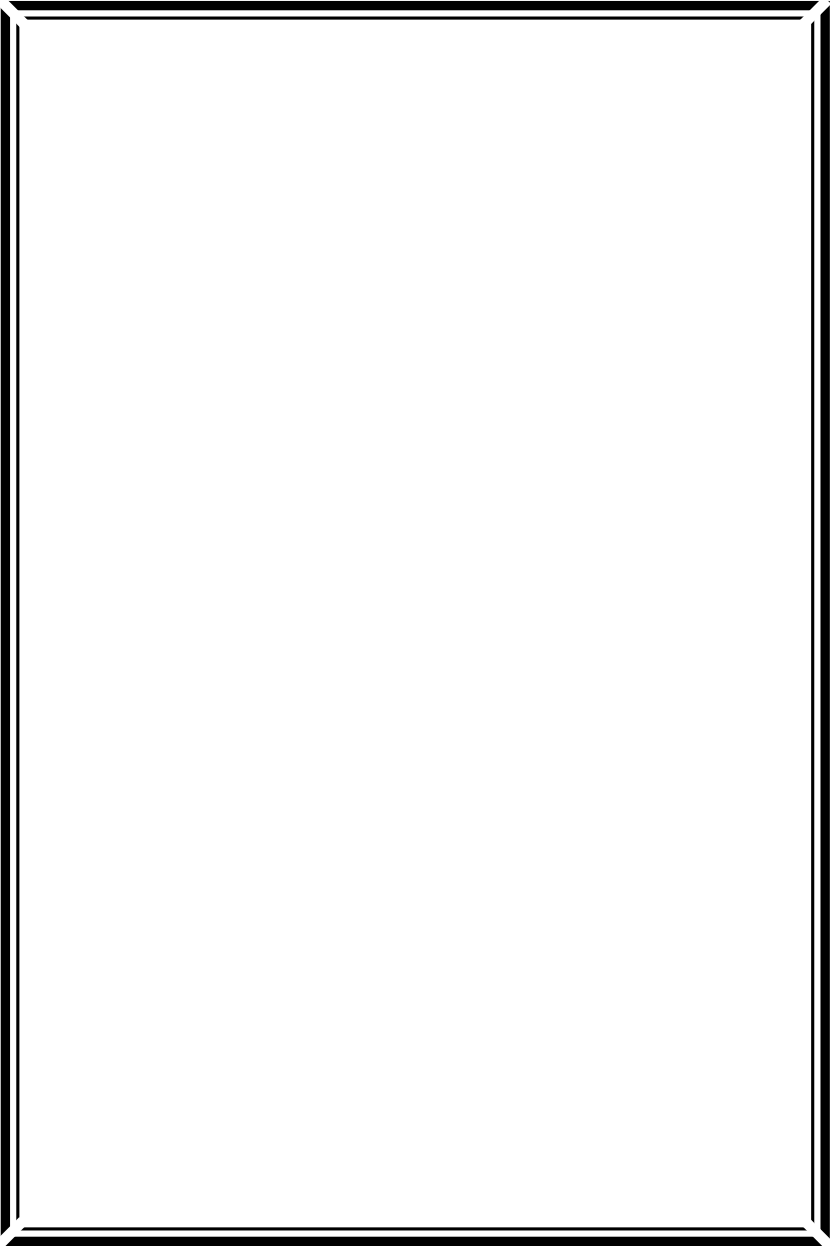


TABLE DES MATIÈRES

AIMEZ LA VÉRITÉ	4
GRAND DISCOURS SUR LA FRATERNITÉ EUROPÉENNE..	5
LA MORT DE LA TERRE	7
LE MYSTICISME	14
LE CHRIST AUX OLIVIERS	17
COMMENT PARIS FUT DÉTRUIT EN SIX HEURES	19
L'AVIATION MILITAIRE ET LA GUERRE AÉRIENNE	26
CIELS DE FEU.....	29
SCIVIAS	38
LES ORACLES.....	41
LE PETIT PRINCE	44
CANTIQUE SPIRITUEL	51
CONSIDÉRATION DU FEU.....	52
CANTIQUES DE L'ÂME	54
LA PENSÉE PREMIÈRE À LA TRIPLE FORME	55



AIMEZ LA VÉRITÉ

fragments manuscrits des carnets de Germain Nouveau, 1885

Aimez la Vérité.. Laquelle ?... Mais la vôtre,
Celle dont votre cœur est un puits comme un autre,
Où l'humble écho se cache et rit de retentir.
L'Amour n'est pas l'obscur contentement
D'être femme et mari, ni de prendre un amant,
Ni de mettre un baiser orgueilleux de sa flamme
Sur les lèvres de l'homme ou celles de la femme,
Baiser qui fait pleurer les vieux et les enfants.
Cela, c'est le plaisir qui rode autour des jupes,
Berger sombre, suivi d'un noir troupeau de dupes.
L'Amour n'est plus le bois où la nymphe s'étire.
L'Amour, c'est la science en fleurs, c'est la première;
C'est avoir le cœur plein d'une immense lumière.
Deux tâches ici-bas font tache sur le jour :
C'est l'homme sans sagesse et le cœur sans amour.
Et si l'Humanité, rêveuse de revanches,
Rit, le cœur noir de haine, et s'égorge au soleil,
C'est à cause du fruit formidable et vermeil
Dont une lèvre avide a bu la chair mortelle.
Amour terrible et bonté redoutable,
Que l'Esprit de Bonté nous rassemble à sa table
Et qu'il partage à tous le Vin et le Froment.
La beauté fait horreur et la vérité ment
Sans l'Esprit de Bonté, sans sa flamme si douce.
Que cet esprit divin nous guide, qu'il nous pousse
Lentement vers l'Amour, Éden d'où l'homme a fui.
Ne dites, ne pensez, ne faites rien sans lui.

GRAND DISCOURS SUR LA FRATERNITÉ EUROPÉENNE

ouverture du congrès de Paris, Victor Hugo, 1849

« Au XXe siècle, il y aura une nation extraordinaire.
Cette nation sera grande ce qui ne l'empêchera pas d'être libre.
Elle sera illustre, riche, pensante, pacifique, cordiale.
Cette nation : elle s'appellera l'Europe.
Elle s'appellera l'Europe au XXe siècle et aux siècles suivants,
Plus transfigurée encore elle s'appellera l'Humanité.
L'Humanité, nation définitive est dès à présent entrevue par les

penseurs,

Ces contemplateurs des pénombres
Vision majestueuse.

Au moment où nous sommes, une gestation auguste est visible
dans les flancs de la civilisation.

L'Europe, une, y germe. Un peuple est en train d'éclorre. L'ovaire
profond du progrès fécondé, porte sous cette forme dès à présent dis-
tincte l'avenir.

Cette nation qui sera, palpite dans l'Europe actuelle comme l'être
ailé dans la larve reptile .

Au prochain siècle, elle déploiera ses deux ailes, faites l'une de
liberté, l'autre de volonté.

Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains.

Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi
impossible entre Paris et Londres, entre Petersbourg et Berlin, entre
Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde
aujourd'hui entre Rouen et Amiens.

Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous
Angleterre, vous Allemagne, vous toutes, nations du continent, sans
perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous
fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la
fraternité européenne.

Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille
que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées.

Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le parlement est à l'Angleterre, ce que la diète est à l'Allemagne, ce que l'assemblée législative est à la France !

Un jour viendra où l'on montrera un canon dans les musées comme on y montre aujourd'hui un instrument de torture, en s'étonnant que cela ait pu être !

Un jour viendra où l'on verra ces deux groupes immenses, les Etats-Unis d'Amérique et les Etats-Unis d'Europe, placés face à face l'un de l'autre, se tendant la main par-dessus les mers, échangeant leurs produits, leur commerce, leur industrie, leurs arts, leurs génies.

Et ce jour-là, il ne faudra pas quatre cents ans pour l'amener, car nous vivons dans un temps rapide, nous vivons dans le courant d'événements et d'idées le plus impétueux qui ait encore entraîné les peuples, et, à l'époque où nous sommes, une année fait parfois l'ouvrage d'un siècle.

Et Français, Anglais, Belges, Allemands, Russes, Slaves, Européens, qu'avons nous à faire pour arriver le plus tôt possible à ce grand jour ?

Nous aimer

Nous aimer ! Ce but sublime. Dans cette œuvre immense de la pacification.

Nous aimer ! Comme une torche qu'on secoue pour faire flamboyer l'avenir.

Grâce aux chemins de fer, l'Europe bientôt ne sera pas plus grande que ne l'était la France au Moyen-Âge ! Grâce aux navires à vapeur, on traverse aujourd'hui l'Océan plus aisément qu'on ne traversait autrefois la Méditerranée ! Avant peu, l'homme parcourra la terre comme les dieux d'Homère parcouraient le ciel. Encore quelques années, et le fil électrique de la concorde entourera le globe et étreindra le monde. Nous aurons ces grands Etats-Unis d'Europe, qui couronneront le vieux monde comme les Etats-Unis d'Amérique couronnent le nouveau.

Nous aurons l'esprit de conquête transfiguré en esprit de découverte ; nous aurons la généreuse fraternité des nations au lieu de la

fraternité féroce les empereurs ; nous aurons :

la patrie sans la frontière,
le budget sans le parasitisme,
le commerce sans la douane,
l'éducation sans l'abrutissement,
la jeunesse sans la caserne,
le courage sans le combat,
la justice sans l'échafaud,
la vérité sans le dogme.

L'effroyable ligature de la civilisation sera défaire : l'isthme affreux qui sépare ces deux mers : Humanité et Félicité, sera coupé. Il y aura sur le monde un flot de lumière.

Et qu'est-ce que c'est que toute cette lumière ?

C'est la liberté.

Et qu'est-ce que c'est que toute cette liberté ?

C'est la paix.»

LA MORT DE LA TERRE

CHAPITRE XVI

DANS LA NUIT ÉTERNELLE

Le planeur n'était plus qu'à vingt mètres du sol. En pleine vitesse, il allait tomber à pic et se briser, lorsque Targ, d'instinct, le redressa. Alors, légèrement, et traçant une parabole élégante, il reprit son vol jusqu'aux abords de l'enclave. Et ayant atterri, le veilleur demeura immobile, paralysé de douleur, devant une fosse énorme et chaotique: là, gisaient, sous les ténèbres de la terre, les êtres qu'il aimait plus que lui-même.

Pendant longtemps, les pensées rampèrent en désordre dans le cerveau du pauvre homme. Il ne songeait pas aux causes du cataclysme, il n'en discernait que la férocité obscure, il le rattachait confusément à tous les malheurs de ce morne septénaire. Les images défilaient au hasard. Constamment, il apercevait les siens, tels qu'il les avait quittés l'avant-veille. Puis, les silhouettes tranquilles étaient emportées dans

une horreur innommable... Le sol s'ouvrait. Il les voyait disparaître. L'épouvante était sur leurs faces. Ils appelaient celui en qui ils avaient mis leur confiance et qui, peut-être à l'heure même de leur mort, croyait vaincre la fatalité...

Alors, Targ s'abattit sur le sol et pleura sans fin. La douleur était en lui, vaste comme le monde. Il se repentait amèrement d'avoir lutté contre la fatalité inexorable. Et les paroles de la femme mourante, aux Terres-Rouges, retentissaient à travers sa peine comme le glas de l'immensité...

Une main lui toucha l'épaule. Il se dressa en sursaut; il vit Arva, penchée sur lui, livide et chancelante. Elle était si accablée qu'aucune larme ne lui venait aux paupières; mais tout le désespoir possible aux faibles créatures dilatait ses pupilles. Elle murmurait d'une voix sans timbre:

—Il faut mourir! Il faut mourir!

Leurs yeux se pénétrèrent. Ils s'étaient aimés, profondément, chaque jour de leur vie, à travers toute la réalité et tous les rêves. Les mêmes espérances leur avaient été passionnément communes et, dans la misère infinie, leur souffrance était encore fraternelle.

—Il faut mourir! répéta-t-il comme un écho.

109 Puis, ils s'étreignirent et, pour la dernière fois, deux poitrines humaines battirent l'une contre l'autre...

Alors, en silence, elle porta à ses lèvres le tube d'iridium qui ne la quittait jamais... Comme la dose était massive et la faiblesse d'Arva extrême, l'euthanasie dura peu de minutes.

—La mort, la mort, balbutiait l'agonisante. Oh! comment avons-nous pu la craindre!

Ses yeux s'obscurcirent, une lassitude heureuse détendit ses lèvres, et sa pensée était complètement évanouie, lorsque le dernier souffle s'exhala de sa poitrine.

Et il n'y avait plus qu'un seul homme sur la terre.

Assis sur un bloc de porphyre, il demeura enseveli dans sa tristesse et dans son rêve. Il refaisait, une fois encore, le grand voyage vers l'amont des temps, qui avait si ardemment exalté son âme... Et, d'abord, il revit la mer primitive, tiède encore, où la vie foisonnait, inconsciente et insensible. Puis vinrent les créatures aveugles et sourdes, extraordinaires d'énergie et d'une fécondité sans bornes. La vision naquit, la divine lumière créa ses temples minuscules; les êtres nés du Soleil connurent son existence. Et la terre ferme apparut. Les peuples de l'eau s'y répandirent, vagues, confus et taciturnes. Pendant trois mille siècles, ils créèrent les formes subtiles. Les insectes, les batraciens 110 et les reptiles connurent les forêts de la fougère géante, le pullulement des calamites et des sagittaires. Quand les arbres avancèrent leurs torsos magnifiques, alors aussi se montrèrent d'immenses reptiles. Les Dinosauriens avaient la taille des cèdres, les Ptérodactyles planaient sur les formidables marécages... En ces âges naissent, chétifs, gourds et stupides, les premiers mammifères. Ils rôdent, misérables, et si petits qu'il en eût fallu cent mille pour faire le poids d'un iguanodon. Durant d'interminables millénaires, leur existence demeure imperceptible et presque dérisoire. Ils croissent, pourtant. L'heure vient où c'est leur tour, où leurs espèces se lèvent en force à tous les détours de la savane, dans toutes les pénombres des futaies. C'est eux, maintenant, qui font figure de colosses. Le dinothérium, l'éléphant antique, les rhinocéros cuirassés comme les vieux chênes, les hippopotames aux ventres insatiables, l'urus, l'aurochs, le machaerodus, le lion géant et le lion jaune, le tigre, l'ours des cavernes, et la baleine, aussi massive que plusieurs diplodocus, et le cachalot dont la bouche est une caverne, aspirent les énergies éparses.

Puis, la planète laissa prospérer l'homme: son règne fut le plus féroce, le plus puissant—et le dernier. Il fut le destructeur prodigieux

de la vie. Les forêts moururent et leurs hôtes sans nombre, toute bête fut exterminée ou avilie. Et il y eut un temps où les énergies subtiles et les minéraux obscurs 111 semblèrent eux-mêmes esclaves; le vainqueur capta jusqu'à la force mystérieuse qui a assemblé les atomes.

— Cette frénésie même annonçait la mort de la terre..., la mort de la terre pour notre Règne! murmura doucement Targ.

Un frisson secoua sa douleur. Il songea que ce qui subsistait encore de sa chair s'était transmis, sans arrêt, depuis les origines. Quelque chose qui avait vécu dans la mer primitive, sur les limons naissants, dans les marécages, dans les forêts, au sein des savanes, et parmi les cités innombrables de l'homme, ne s'était jamais interrompu jusqu'à lui... Et voilà! Il était le seul homme qui palpîtât sur la face, redevenue immense, de la terre!...

La nuit venait. Le firmament montra ces feux charmants qu'avaient connus les yeux de trillions d'hommes. Il ne restait que deux yeux pour les contempler!... Targ dénombra ceux qu'il avait préférés aux autres, puis il vit encore se lever l'astre ruineux, l'astre troué, argenté et légendaire, vers lequel il leva ses mains tristes...

Il eut un dernier sanglot; la mort entra dans son cœur et, se refusant l'euthanasie, il sortit des ruines, il alla s'étendre dans l'oasis, parmi les ferromagnétaux.

Ensuite, humblement, quelques parcelles de la dernière vie humaine entrèrent dans la Vie Nouvelle.

Lorsqu'il put enfin réfléchir, le Dernier Homme 103 essaya de se figurer la catastrophe. Était-ce une nouvelle secousse planétaire? Non! aucun sismographe n'avait enregistré le moindre trouble. D'ailleurs, à part quelques hectares de l'oasis et du désert, l'enclave seule se trouvait atteinte. L'événement se ramenait aux circonstances antérieures: le sous-sol, fracturé, s'était rompu. Ainsi, le malheur qui ruinait la suprême espérance n'était pas une grande convulsion de la nature, mais un acci-

dent infinitésimal, à la taille des faibles créatures englouties.

Pourtant, Targ croyait y voir transparaître la même volonté cosmique qui avait condamné les Oasis...

Sa douleur ne le laissait pas inactif. Il scrutait les ruines. Elles ne laissaient apercevoir aucun vestige d'œuvre humaine. Accumulateurs d'énergie, machines à fouir, à perforer, à cultiver, à broyer, planeurs, motrices, maisons, disparaissaient dans une masse informe de rocs et de pierres. Où étaient ensevelis Erê et les enfants? Les calculs ne permettaient qu'une approximation grossière et peut-être décevante: il fallait agir au hasard.

Targ assembla, vers le nord, les appareils utiles pour les déblais et le creusement, puis, ayant condensé l'énergie protoatomique, il attaqua l'immense fosse. Pendant une heure, les machines ronflèrent. Les cris soulevaient les blocs et les 104 rejetaient automatiquement; les paraboloïdes de cobalt enlevaient la pierraille, et, à mesure, les pilons, par des chocs lents et irrésistibles, équilibraient les parois. Lorsque la tranchée eut atteint une longueur de vingt mètres, un planeur se montra, puis un grand planétaire avec son support de granit et ses accessoires, puis une maison d'arcum.

Leur emplacement précisait les calculs de Targ. En supposant que la catastrophe eût surpris la famille auprès de la demeure, il fallait creuser vers l'ouest. Si Erê ou les enfants avaient pu atteindre le planétaire qui faisait communiquer l'Équatoriale des Dunes avec les Terres-Rouges (comme le faisait supposer l'accident d'Arva), c'est vers le sud-ouest qu'il convenait de faire les recherches.

Le veilleur établit des appareils à proximité des deux endroits probables et reprit le travail. «Humanisées» par l'effort incalculable des générations, les vastes machines avaient la puissance des éléments et la délicatesse de mains fines. Elles soulevaient des rocs, elles amassaient la terre et les pierres menues sans à-coups. Il suffisait de pressions légères pour les orienter, les accélérer, les ralentir ou arrêter leur marche. Elles

représentaient, entre les mains du Dernier Homme, une puissance que ne possédait pas, aux ères primitives, toute une tribu, toute une peuplade...

Un toit d'arcum se montra. Il était tordu, bossué et, de-ci de-là, un bloc l'avait fendu. Mais des 105 signes précis le faisaient reconnaître. Il avait abrité, depuis l'atterrissage à l'Équatoriale des Dunes, toutes les tendresses, les rêves et les espérances de la suprême famille humaine... Targ arrêta les outils qui commençaient à le soulever, il le considéra avec effroi et douceur. Quelle énigme cachait-il? Quel drame allait-il révéler au malheureux recru de tristesse et de fatigue?

Pendant de longues minutes, le veilleur hésita à reprendre sa tâche. Enfin, élargissant une des déchirures, il se laissa glisser dans la demeure.

La chambre où il se trouva était vide. Quelques blocs l'obstruaient, qui avaient arraché un lit de la muraille et l'avaient écrasé. Une table était réduite en miettes, plusieurs vases d'alumine souple aplatis sous les pierres.

Ce spectacle avait le caractère indifférent des destructions matérielles. Mais il suggérait des scènes plus émouvantes. Targ, tout tremblant, passa dans la chambre voisine; elle était vide et dévastée comme la première. Successivement, il visita tous les recoins de la maison. Et, quand il se trouva dans la dernière pièce, à quelques pas de la porte d'entrée, une stupeur se mêla à son angoisse.

— Pourtant, chuchota-t-il, il est assez naturel que, au premier signe de danger, ils aient fui au dehors...

Il essaya de se figurer la manière dont s'était produit le premier choc et aussi l'image qu'Erê 106 avait pu se faire du péril. Il ne lui vint que des sensations et des idées contradictoires. Une seule impression demeurait fixe: c'est que l'instinct devait conduire la famille près du planétaire des Terres-Rouges. C'est donc vers là qu'il était logique de se

diriger. Mais comment? Erê était-elle parvenue au Grand Planétaire, ou avait-elle succombé en route? Les mots balbutiés par Arva revinrent à la mémoire du veilleur. L'événement leur donnait un sens. Erê ou l'un des enfants, peut-être tous, étaient, presque sûrement, parvenus jusque-là. Il fallait donc y reprendre le travail au plus vite, ce qui n'empêcherait pas d'amorcer une galerie de communication.

Sa résolution prise, Targ leva la porte d'entrée et tenta une exploration rapide. Mais les blocs et la pierreaille lui opposaient un obstacle infranchissable. Il ressortit par le toit et remit en mouvement les machines du sud-ouest. Ensuite, il disposa les appareils du nord et leur fit entamer la galerie. Il s'occupa aussi d'Arva, dont la léthargie prenait peu à peu les apparences du sommeil normal.

Puis, il attendit, vigilant, les yeux fixés sur les rouages dociles. Parfois, il rectifiait leur travail d'un geste furtif; parfois, il arrêta un pic, une lame, une hélice, une turbine, pour examiner le terrain. A la fin, il aperçut, tordue et bossuée, la haute tige du planétaire et la conque étincelante. Dès lors, il ne cessa de diriger l'énergie. Seuls, fonctionnaient les organes subtils qui, selon l'occurrence, 107 soulevaient la pierre épaisse ou ramassaient les menus débris.

Et il poussa une plainte lugubre comme un cri d'agonie... Une lueur venait d'apparaître, cette lueur flexible et vivante qu'il avait aperçue, le jour du désastre, parmi les ruines des Terres-Rouges. Son cœur gela; ses dents claquèrent. Les yeux pleins de larmes, il ralentissait tous les mouvements, il ne laissait agir que les mains de métal, plus adroites et plus douces que des mains d'homme.

Puis, il arrêta tout, il souleva contre sa poitrine, avec de rauques sanglots, ce corps qu'il avait si passionnément aimé...

D'abord, une onde d'espoir traversa son saisissement. Il lui semblait qu'Erê n'était pas froide encore. Plein de fièvre, il posa l'hygroscope sur les lèvres pâles...

Elle avait disparu dans la nuit éternelle.

Longtemps, il la contempla. Elle lui avait révélé la poésie des anciens âges; des rêves d'une jeunesse extraordinaire transfiguraient la morne planète; Erê était l'amour, dans ce qu'il a de vaste, de pur et presque d'éternel. Et, lorsqu'il la tenait dans ses bras, il lui semblait voir revivre une race neuve et innombrable.

—Erê! Erê! murmura-t-il... Erê, fraîcheur du monde! Erê, dernier songe des hommes!

Puis, son âme se raidit. Il posa sur les cheveux 108 de sa compagne un baiser amer et farouche, il se remit au travail.

Successivement, il les ramena tous. Le minéral s'était montré moins féroce pour eux que pour la jeune femme; il leur avait épargné la mort lente, l'émiettement intolérable des énergies. Les blocs avaient broyé les crânes, ouvert les cœurs, écrasé les torses....

LE MYSTICISME

Chapitre 1 La Propagation des Mystères Babyloniens
Wade Cox, 1990

Le dictionnaire Oxford Universal Dictionary (p. 1306) définit le mysticisme comme les "opinions, tendances mentales ou habitudes de pensée et de sentiment, caractéristiques des mystiques ; la croyance en la possibilité d'union avec la nature divine par la contemplation extatique ; le recours à l'intuition spirituelle comme moyens d'acquérir la connaissance des mystères inaccessibles à l'entendement." Dans le sens négatif, il a été appliqué à une croyance religieuse quelconque associée à l'auto-illusion et à la confusion rêveuse de la pensée, ou à des théories philosophiques et scientifiques qui supposent des qualités occultes, ou des agences mystérieuses dont aucune explication rationnelle ne peut être donnée.

Il est soutenu par la plupart des observateurs du mysticisme que la description générale d'une expérience mystique est précédée par la qualification de "indescriptible" et est maintenant considérée comme un élément nécessaire de l'expérience.

Linguistiquement, le mysticisme et sa racine mystère sont dérivés du grec Myein "garder sa bouche fermée", dans le sens d'une vérité secrète ou occulte qui ne doit pas être divulguée aux non-initiés.

La racine principale est un verbe Muo, fermer la bouche. Un initié dans la religion du mystère était appelé Mueo. Le terme a été utilisé en tant que tel par Philon (d'où, muserion comme enseignements secrets ou mystères).

Les concepts initiaux de non-divulgateion ont été transposés en une inexpressivité d'expérience, mais essentiellement le mystique et le mysticisme accompagnateur étaient dérivés à partir des Mystères. Initialement chaldéens, ils se sont propagés via les Aryens. Les Mages en Inde proviennent des Mèdes, une caste sacerdotale, et ils ont occupé Babylone avec les Perses. Ils étaient des chamanistes nomades qui s'étaient développés à partir de l'Animisme néo-babylonien dans la forme de chamanisme animiste. Ils ont réimporté la religion centrée sur la religion des mystères de Mithra et Anahita à Babylone.

Les Magis en Inde, mentionnés dans le Bharesya Purana et le Brhatsamhita, sont identifiés par L.H. Gray comme probablement les Mages. Ils pratiquaient les mariages entre proches parents ce qui les différencie des Perses. Quoi qu'il en soit, ils étaient une caste indispensable de prêtres chamans pour les Aryens et étaient habiles pour l'oniromancie, l'astrologie, l'astronomie et la magie. Le mot magique est dérivé en référence simplement à l'apprentissage religieux et aux pratiques occultes des Mages.

L'influence de la religion des Mystères des Mages pendant le sixième siècle AEC semble s'être propagée avec les conquêtes aryennes et s'être étendue de l'Ionie à l'Inde. La création de l'École de Pythagore en

529 AEC et le Dharma bouddhique en 527 AEC à Sarnath étaient des extensions d'un mouvement similaire.

Les célèbres cultes du Mystère ont été établis à Éleusis et Samothrace. Budge, dans sa traduction du Livre des Morts égyptien, montre les similitudes entre les Mystères éleusiniens et les rituels égyptiens, qui, à tout le moins, montrent une interaction directe entre les systèmes.

Neville Drury, dans le dictionnaire *Dictionary of Mysticism and the Occult*, donne une explication des Mystères d'Éleusis, à la page 76. Ce sont des cérémonies célèbres tenues à Éleusis, près d'Athènes. Drury déclare qu'elles ont été fondées par Eumolpe et incluaient la purification et le jeûne. C'était commun à toutes les écoles et était plus notable dans celle de Pythagore. Les rituels étaient sacrés pour les déesses de la fertilité Déméter et Perséphone. Le mystère révélé concernait l'immortalité et la renaissance.

Après examen des vestiges archéologiques dans le temple d'initiation, l'ethnomycologue R. Gordon Wasson a déclaré que les mystères étaient de nature psychédélique induits par l'ergot de seigle qui poussait sur les cultures céréalières. Selon Wasson, les participants aux mystères consommaient une boisson qui contenait de l'eau d'orge, de la menthe et de l'ergot de seigle et étaient immédiatement transportés dans un monde de l'esprit. Ce qui a été vu là-bas, il note «n'était pas un jeu d'acteurs, mais phasmata, des apparitions fantomatiques, en particulier l'esprit de Perséphone elle-même» (ibid.). Drury note que la vue de Wasson est soutenue par Albert Hoffmann, qui a été le premier à synthétiser le LSD de l'ergot de seigle en 1938.

L'Hymne homérique à Déméter décrit comment les occupants sentaient «une crainte et un tremblement dans les membres, des vertiges, des nausées et des sueurs froides avant que la vision se fasse dans la chambre sombre» (ibid.). C'est une pratique chamanique typique, ici ritualisée dans un culte de la fertilité qui est dérivé d'un système chaldéen.

La pratique de se rassembler dans des chambres sombres est devenue commune aux cultes des Mystères gréco-romains et elle a été erronément attribuée aux réunions chrétiennes. Ces cultes du Soleil mystiques avec les divinités de la fertilité comme rejets sont finalement devenus la forme dominante dans l'Empire. La dies natalis Solis Invicti ou la naissance du Dieu Soleil Invincible le 25 décembre a été adoptée par le Christianisme après les Conciles du IV^{ème} siècle.

Le processus de l'instauration des religions des Mystères dans les diverses religions du monde, et le développement du mysticisme en elles, sont une séquence impliquée du développement du chamanisme néo-babylonien original. Le développement du mysticisme a, en raison de l'adaptation syncrétique, des similitudes et des différences obtenues qui sont d'un grand intérêt.

LE CHRIST AUX OLIVIERS

Gerard de Nerval, 1830

« Dieu est mort ! le ciel est vide... »

Pleurez ! enfants, vous n'avez plus de père ! »

I

Quand le Seigneur, levant au ciel ses maigres bras,
Sous les arbres sacrés, comme font les poètes,
Se fut longtemps perdu dans ses douleurs muettes,
Et se jugea trahi par des amis ingrats ;

Il se tourna vers ceux qui l'attendaient en bas
Rêvant d'être des rois, des sages, des prophètes...

Mais engourdis, perdus dans le sommeil des bêtes,

Et se prit à crier : « Non, Dieu n'existe pas ! »

Ils dormaient. « Mes amis, savez-vous la nouvelle ? »

J'ai touché de mon front à la voûte éternelle ;

Je suis sanglant, brisé, souffrant pour bien des jours !

Frères, je vous trompais : Abîme ! abîme ! abîme !

Le dieu manque à l'autel où je suis la victime...

Dieu n'est pas ! Dieu n'est plus ! » Mais ils dormaient toujours !

II

Il reprit : « Tout est mort ! J'ai parcouru les mondes ;
Et j'ai perdu mon vol dans leurs chemins lactés,
Aussi loin que la vie, en ses veines fécondes,
Répand des sables d'or et des flots argentés :
Partout le sol désert côtoyé par des ondes,
Des tourbillons confus d'océans agités...
Un souffle vague émeut les sphères vagabondes,
Mais nul esprit n'existe en ces immensités.
En cherchant l'œil de Dieu, je n'ai vu qu'un orbite
Vaste, noir et sans fond ; d'où la nuit qui l'habite
Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours ;
Un arc-en-ciel étrange entoure ce puits sombre,
Seuil de l'ancien chaos dont le néant est l'ombre,
Spirale, engloutissant les Mondes et les Jours ! »

III

« Immobile Destin, muette sentinelle,
Froide Nécessité !... Hasard qui t'avancant,
Parmi les mondes morts sous la neige éternelle,
Refroidis, par degrés, l'univers pâlisant,
Sais-tu ce que tu fais, puissance originelle,
De tes soleils éteints, l'un l'autre se froissant...
Es-tu sûr de transmettre une haleine immortelle,
Entre un monde qui meurt et l'autre renaissant ?...
Ô mon père ! est-ce toi que je sens en moi-même ?
As-tu pouvoir de vivre et de vaincre la mort ?
Aurais-tu succombé sous un dernier effort
De cet ange des nuits que frappa l'anathème...
Car je me sens tout seul à pleurer et souffrir,
Hélas ! et, si je meurs, c'est que tout va mourir ! »

IV

Nul n'entendait gémir l'éternelle victime,
Livrant au monde en vain tout son cœur épanché ;
Mais prêt à défaillir et sans force penché,
Il appela le seul — éveillé dans Solyme :
« Judas ! lui cria-t-il, tu sais ce qu'on m'estime,

Hâte-toi de me vendre, et finis ce marché :
Je suis souffrant, ami ! sur la terre couché...
Viens ! ô toi qui, du moins, as la force du crime ! »
Mais Judas s'en allait, mécontent et pensif,
Se trouvant mal payé, plein d'un remords si vif
Qu'il lisait ses noirceurs sur tous les murs écrites...
Enfin Pilate seul, qui veillait pour César,
Sentant quelque pitié, se tourna par hasard :
« Allez chercher ce fou ! » dit-il aux satellites.
V

C'était bien lui, ce fou, cet insensé sublime...
Cet Icare oublié qui remontait les cieus,
Ce Phaéton perdu sous la foudre des dieux,
Ce bel Atys meurtri que Cybèle ranime !
L'augure interrogeait le flanc de la victime,
La terre s'enivrait de ce sang précieux...
L'univers étourdi penchait sur ses essieux,
Et l'Olympe un instant chancela vers l'abîme.
« Réponds ! criait César à Jupiter Ammon,
Quel est ce nouveau dieu qu'on impose à la terre ?
Et si ce n'est un dieu, c'est au moins un démon... »
Mais l'oracle invoqué pour jamais dut se taire ;
Un seul pouvait au monde expliquer ce mystère :
— Celui qui donna l'âme aux enfants du limon.

COMMENT PARIS FUT DÉTRUIT EN SIX HEURES LE JOUR DE PÂQUES 1934

court roman de Baudry de Saunier, 1921

(...)

L'aviation fera maître du monde entier le peuple qui, le premier, saura voir tout, absolument tout, ce qu'elle porte sous ses ailes : la fin des guerres de terre, la fin des guerres de mer, la fin de la guerre elle-même ! Car les jours viendront où, par l'air, la mort accourra si

effroyable, si sûre de ses hécatombes, que les hommes, s'il en reste, se mettront d'accord pour ne plus jamais l'appeler. Avant que ce progrès définitif ne sévisse, avant que la science n'ait tué la Sainte Guerre, sachons profiter des miracles de l'aéronautique; sachons, par eux, nous adjuer le monde!

La France tergiverse, comprend un jour, puis semble ne plus comprendre le lendemain. Elle voudrait une armée de l'air formidable, parce qu'elle sait, au fond, que le salut est là tout entier, et qu'il n'est plus que la désormais ; mais elle rechigne à y mettre le prix nécessaire, à faire l'effort de volonté qui s'impose.

Profitons de sa foi bête en un avenir qui s'arrangera tout seul!(...)

La première réunion du Comité d'Empire aboutit ainsi à cette conclusion : Pour conquérir le monde, il faut tenir la France. - Pour tenir la France, il faut pulvériser Paris. — Pour pulvériser Paris, il faut agir par un coup d'audace presque dément, en quelques heures, avant que les Français aient pu même essayer de se défendre, avant que personne ait pu venir à leur secours. Après quoi, nous pourrions dire aux autres puissances : Mesdames, qu'avez-vous à ajouter? Allons ! Donnez-nous votre révérence. »

Quelques jours plus tard, les éminentes personnalités qui composaient notre Conseil d'Empire me faisaient nommer ministre des Transports aériens, avec pouvoirs illimités. Ma mission était désormais de chercher dans les airs la gloire éternelle de la Patrie. Quand j'entrai pour la première fois dans mon cabinet, je me jurai à moi-même de me détruire par un coup de pistolet, dans cinq ans révolus au plus tard, si à cette date je n'avais pas fait aux Parisiens les transports aériens qu'ils méritaient.(...)

Je n'apprendrai rien à la Haute Assemblée qui m'écoute en rappelant que les bombes jetées par les avions dans la guerre 1914-1918 ne ressemblent pas plus aux engins de destruction actuels qu'une balle explosive destinée à un orang-outang ne ressemble à la torpille qui fut réservée au Lusitania! Une misérable casserole de 100 kilos, tombée

d'un de nos Gothas, a détruit de fond en comble, en janvier 1918, une maison de Paris, rue Geoffroy-Marie. Nous avions des bombes de 1.000 kilos en 1920; nous nous enorgueillissons d'en posséder de 3.000 kilos

on 1924 ! L'explosion do la Courneuve, qui de Saint-Denis fit des ravages jusqu'à Coulommiers, n'a certes pas eu la puissance que possède une seule de nos « Frankreiclislieb (amour de la France). Si elle explose à deux cents mètres d'un cuirassé, elle le rôtit tout net. Si elle touche le sol d'une ville, un quartier tout entier est par elle effondré, boursoufflé, retourné; les cheminées tombent dans la cave, les courts-circuits de l'électricité allument le gaz qui fuse par les tuyaux rompus. La Frankreichslich traite les habitants d'une ville comme un bon jardinier assaisonne un nid de guêpes : il le retourne d'un coup de bêche et y met le feu. (...)

Les Français ont toujours ressemblé à des linottes. De ce que les bombes de 1918 manquaient de précision au but, ils ont conclu que l'aéronautique, même en 1920 et en 1924, demeurerait toujours maladroite. Lorsque leur presse a signalé Le Grand Péril de l'Air, ils ont écrit à la direction des journaux qu'ils se désabonneraient de ces feuilles si elles continuaient à les inquiéter. Les briseurs d'efforts, qui pullulaient dans ce pauvre peuple, sont parvenus à lui persuader qu'on dressait en face de lui un épouvantail et non une réalité ! (...) De simples tirs de barrage autour de Paris, la nuit, en 1918, ont suffi à couper la route de nos escadrilles? C'est exact. Le fait s'est produit parce que nos vaillants pilotes ont un système nerveux impressionnable, comme l'est celui de tout humain, et qu'il faut s'être, par la pensée, mis à leur place en ces conditions [redoutables pour comprendre leur attitude : en guerre, manquant de repères précis dans les ténèbres, au dessus d'une ville faux lieux masquées ou truquées, tournant la tête constamment pour parer l'attaque soudaine du terrible petit avion de chasse qui, d'un seul coup de mitrailleuse, à cette époque-là, pouvait le précipiter dans le fond de l'abîme, s'imaginant toujours que les obus de barrage éclatent autour de lui, le pilote, arrivé d'Allemagne après trois ou quatre heures de vol inquiet, sentait, devant le cercle de feu, ses tempes battre furieusement; il hésitait à franchir l'enfer, et presque toujours rebroussait chemin. S'il avait eu la suprême audace d'entrer dans le cercle des démons, il se;

débarrassait vite de ses bombes et se sauvait.

Aux heures de sincérité, pas un pilote ne cherche à nier que des contingences pareilles en imposent à n'importe quel courage, que toute bête humaine tremble devant elles. En réalité, les canons de barrage ne tirent pas sur l'avion, mais sur le système nerveux de l'aviateur.(...)

La nuit de gloire s'élevait à l'horizon, comme la lune qui, dans les ténèbres d'été, monte lentement son front radieux derrière la colline.

Nous étions au jeudi saint. Jusqu'à ma mort, j'aurai gravés dans mon cœur les moindres détails de cette journée.

Votre Majesté venait de nous réunir en Haut Conseil de Guerre : il s'agissait de fixer enfin au firmament la grande Etoile!

Pendant cinq heures j'expliquai le plan énorme, les dispositions prises pour assurer par l'aéronautique, en même temps que l'égorgement de Paris, l'écrasement des forces alliées endormies sur les rives du Rhin qui, le lendemain du Saint-Vol, auraient pu nous empêcher de traverser la France comme un jardin de curé et la paralysie subite de tous les grands centres français qui auraient pu, le coup fait, nous opposer une résistance.

Puis le grand Chancelier parla. Les nouvelles d'Europe, d'Amérique et d'Asie ne mettaient au ciel aucun nuage. L'incident diplomatique, dont j'ai oublié la teneur exacte — quelque chose dans le Slesvig — était traité en une demi-colonne par les plus lus des journaux de Paris. L'Éternel, jusqu'au bout, nous favorisait de sa grâce.

Alors, Hauts Dignitaires qui m'écoutez, avant de prononcer le mot décisif qui devait précipiter l'avenir, notre grand Empereur courba la tête; pendant quelques instants il couvrit de ses deux mains ses yeux.

Puis, lentement, baissant les bras, le visage tendu douloureusement vers le ciel, il prononça ces paroles qui ont marqué jusqu'à la fin

des temps la révolution des mondes : ALLEZ! MAIS DIEU M'EST
TEMOIN QUE JE N'AI PAS VOULU CELA! ALLEZ! LA FRANCE
DOIT ETRE TUEE!(...)

C'est une indicible douleur que Votre Majesté réveille là dans mon souvenir ! Avoir tué Paris !. Mais il le fallait pour la gloire immortelle du Vaterland ! Si je devais le refaire, je prierais le Seigneur de me rendre le cœur qu'il m'a conservé dur comme l'airain toute la nuit de Pâques 19241 Ce soir-là, à l'heure où Paris joyeux sortait de table — vers dix heures — au moment où, dans les restaurants à la mode, les femmes blondes allumaient leurs cigarettes, alors que dans les familles la gamine jouait son beau morceau de piano à grand'mère, d'énormes bandes d'oiseaux s'élevaient de nos plaines, beaucoup plus haut que les cygnes ou les hérons. Elles glissaient à tire-d'aile par-dessus la Champagne, se dirigeant vers l'ouest. Elles portaient dans leurs plumes la mort à Paris.

La première bande arriva sur la capitale des Français vers 10 h. 30, se déchargea sur les gares, sur les ministères et sur l'Elysée, puis reprit son vol vers l'Allemagne. ,

1.526 bombes avaient été placées en 13 minutes.

Lorsque la seconde apparut, à 10 h. 45, un brouillard jaune sous lequel apparaissaient des volutes d'or, commençait — aux dires des rapports que j'ai plus tard reçus — à couvrir les parties basses de la Cité : le gaz d'éclairage s'était allumé aux étincelles de l'électricité, et activait l'incendie que nos bombes spéciales avaient répandu. :'

Je crois que, lors du passage de notre 7e armée aérienne, les trois quarts au moins de la Ville Lumière étaient écrasés ou calcinés. Son colonel m'a affirmé que, vers minuit un quart, il se dégagait de la ville une telle fumée qu'à l'altitude réglementaire de 2.000 mètres, on en était incommodé. D'immenses lueurs provenant des incendies des Magasins Généraux, des Chantiers de bois, des Grands Magasins de Nouveautés, éclairaient en rouge et en jaune cette mer dont les vagues roulaient en boules plus haut que les tours de Notre-Dame. La rêver-

bération de la chaleur atteignait une telle hauteur en l'air, vers 3 h. 20 (rapport de la 18^e armée), que le commandant William Mantzel, qui montait un hélicoptère et se tint quelques instants immobile au-dessus du brasier, dut se protéger le visage au moyen de sa carte pour ne pas souffrir des yeux.

A quatre heures du matin, nos 201 et 261 corps aériens, comprenant 550 avions de gros tonnage, déversaient dans le brouillard brûlant de véritables fleuves de gaz lourds asphyxiants. J'avais tenu à ce qu'on fit cette œuvre de charité d'aller tuer jusqu'au fond du sol ceux des Parisiens qui, réfugiés dans les caves, y étaient à jamais enterrés, ceux qui se débattaient encore sous les ruines, hurlant, les membres brisés, ceux que les hasards du chaos avaient enfermés intacts, tout vivants, dans l'enchevêtrement des fers et des pierres. Nous nous devions d'achever tous ces pauvres gens.

Nos journaux ont donné, il y a quelques jours, les chiffres des résultats que nous avons obtenus en cette nuit à jamais célèbre. Je les rectifie aujourd'hui par une documentation plus certaine : officiellement, 1.473 maisons demeurent à peu près intactes et 187.000 habitants ont pu échapper; les quartiers élevés qui avoisinent le Sacré-Cœur, l'Arc de Triomphe et le Panthéon, qui ne renfermaient d'ailleurs aucun point que nous eussions intérêt à détruire, ont été épargnés; 88.430 maisons, églises et monuments publics, avec 1.726.000 habitants environ, n'ont plus ni nom, ni figure, ni forme.

Le seul problème qui se pose aujourd'hui pour nous, en ce qui concerne la capitale des Français, consiste à protéger d'elle les deux départements de Seine et Seine-et-Oise qui l'entourent. La peste peut sortir du cadavre épouvantable de Paris.

(...)

-Trois semaines après Pâques, les derniers soubresauts de notre ennemie séculaire s'éteignaient dans notre gloire. Les peuples de l'Europe, harassés par la guerre de 1914, rongés par les décompositions sociales,

n'avaient pu faire mieux que de se trainer chacun à leur balcon pour regarder.

Nous étions maîtres absolus. Nous n'accordions même pas aux vaincus un traité !

A ce mot l'Empereur se lève brusquement et crie ces mots désormais historiques :

« FAIT-ON UN TRAITE AVEC LE CHEVAL AUQUEL ON PASSE UNE BRIDE, AVEC LE BŒUF QU'ON ATTELLE A UNE CHARRUE? ON LEUR DIT : MARCHE ET TIRE! LA MOISSON QUE TU PREPARES SERA POUR MOI ! »

L'éminent conférencier termine ainsi

Majesté,

J'ai fini. De l'immortelle nuit du 20 avril 1924, j'ai exposé la patiente et secrète préparation, j'ai dit les faits les plus caractéristiques du génie de notre Race Elue. De ces heures de fêtes j'ai montré l'abominable et délicieuse horreur, j'ai noté les conséquences incalculables qui placent Pâques 1924 au milieu des étoiles, comme la date du fait le plus merveilleux qu'ait jamais connu l'Univers !

La Race Pourrie a disparu. Le peuple allemand tout entier reporte toute cette gloire sur Votre tête auguste. Vous êtes le symbole de la supériorité que la Providence a donnée à la race allemande sur toutes les races humaines. Empereur chéri, permets que le délire de ma joie s'achève en un chant de laudes à la Sainte Aéronautique.

Petits oiseaux mécaniques qui sillonnez l'espace, aussi rapides que les balles de la mitrailleuse, aigles géants dont l'ombre couvre de noir une ville entière, effroyables puissances que la France a créées pour que nous puissions la terrasser, petits oiseaux, petits oiseaux, vous avez donné à l'Allemagne la suprême richesse que le Destin lui devait depuis six cents ans : l'Empire du Monde .

L'AVIATION MILITAIRE ET LA GUERRE AÉRIENNE

Commandant Marcel Jauneaud, 1923 (chapitre anticipatif d'un essai de tactique militaire)

Afin de ne point risquer de troubler si peu que ce soit les bonnes relations que la France entretient avec ses voisins, je demande au lecteur de bien vouloir imaginer avec moi que l'Atlantide a émergé un instant de l'océan où elle dort depuis des milliers de siècles et que l'un des plus grands empires dont Platon nous rapporte le nom, celui des Toltèques, va déclarer la guerre à la France. (...)

Nous sommes en l'an 193... C'est le soir à Paris, en mai, vers 7h. Temps splendide. Un radiotélégramme de Poséidon vient d'annoncer que l'Empire des Toltèques nous déclare la guerre. (...) L'alerte a été donnée dès quatre heures du soir à tout le réseau de guet et à tous les secteurs de défense aérienne du territoire national et des colonies. Les réservistes spéciaux rejoignent immédiatement leurs escadrilles de chasse, leurs batteries d'artillerie anti-aérienne, leurs navires porte-avions de chasse, leurs projecteurs, leurs ballons de barrage, leurs postes d'écoute, leurs postes de TSF et leurs centraux téléphoniques.

Le bombardement de Paris commence à 9h et demie du soir par un mélange de bombes explosives de 1000 kilos qui renversent les plus grands immeubles, de bombes à gaz toxiques de 100 kilos qui renversent les plus grands immeubles, de bombes à gaz toxiques de 100 kilos qui empoisonnent les carrefours et interdisent la circulation, enfin par d'innombrables bombes incendiaires d'un kilo. (...)

Paris brûle. Les gaz toxiques empêchent de porter les secours indispensables. Les métros et les égouts sont coupés en plusieurs endroits. Des bombes viennent d'atteindre l'Elysée et les principaux ministères. (...) En vain, toutes les lumières sont éteintes. Sur la ville en flammes, à la lueur aveuglante des bombes au magnésium, l'ennemi invisible bombarde à 3500 mètres d'altitude. (...) Cependant on en abat un de temps

en temps. Mais il est matériellement impossible de s'opposer complètement ç leur action dévastatrice. (...)

En prévision de cette inévitable situation, les bureaux bétonnés et enterrés ont été prévus depuis longtemps pour le gouvernement et les Etats majors. (...) Les usines essentielles ont été décentralisées. On essaie de disperser la population. (...)

La meilleure riposte est la contre-attaque : dès 9h du soir, notre force aérienne d'action lointaine a donc reçu l'ordre de détruire Poséidonis et les grands terrains de l'aviation d'action lointaine Toltèque. Elle opère en ce moment même cette contre-offensive. (...) Dans la soirée, une concentration de toute la réserve générale de notre aviation de chasse et de nos batteries spéciales en Beauce a permis d'infliger une grave défaite à un groupe d'action lointaine ennemi. Le bombardement et les reconnaissances sur photographiques sur Paris cessent. Malheureusement la ville est en grande partie détruite ou intoxiquée.

(...) Cette nuit, l'aviation toltèque ne pourra donc être ni chassée ni canonnée...mais grâce à son organisation radiogoniométrique elle pourra continuer de bombarder nos gros objectifs (ville ou ports) soit à haute altitude sans les voir elle-même, soit à basses altitudes en descendant à travers les nuages après avoir fait le point. Cette nuit là, Lille, Marseille Bordeaux, Rennes, Brest, Le Havre, Le Creusot, Nancy et Lyon furent attaquées simultanément par plusieurs appareils d'action lointaine renforcés par des avions de bombardement.(...)

Les populations des pays en guerres, surtout celles des grandes villes, subirent des pertes très graves tant par blessures que par intoxication. L'organisation trop centralisée des deux capitales fut à peu près détruite : industrie, services publics, approvisionnements, gros terrains d'aviation... durent se disperser.

La guerre chimique, conférence d'André Michelin à Paris reproduite dans La Lanterne du 16/02/1927

Il fait nuit. Un brouillard opaque de vapeurs à la fois asphyxiantes et délétères tombe peu à peu. On entend dans le ciel ronfler les moteurs, mais à cause de cette brume, la défense contre avions est paralysée. (...) Des éclairs fulgurant percent la nuée. Ce sont des traînées fulgurantes de petits obus incendiaires qui perforent les toits si minces de nos immeubles, traversent un ou deux planchers et lancent des feux énormes. (...) Chacun de ces obus ne pèse qu'un kilo. Un avion peut en emporter plusieurs centaines. Il suffit donc d'un nombre d'avions relativement faible pour allumer de très nombreux foyers d'incendie.

Cependant, d'autres gros avions lancent d'énormes torpilles. Pour juger de leur efficacité, notez que si une bombe contenant 500 kg de phosgène tombait à l'intérieur d'un édifice, la concentration serait telle que toutes les personnes, même celles protégées par un masque, succomberaient. Que si cette bombe tombait dans une rue, un nuage se formerait instantanément, d'environ 35 m sur la largeur de la rue et 100 mètres de long. En supposant un vent favorable, ce nuage, canalisé par les maisons, se déplacerait et resterait dangereux pour les passants et les riverains sur un parcours de plus d'un km.

Cependant, d'autres avions encore seraient chargés de rendre inhabitables pendant de longs jours, par le jet de produits persistants, genre ypérite, les ministères, les centrales électriques, les usines de guerre, les fabriques d'avions et toutes ces énormes usines nécessaires à la défense nationale qui sont malheureusement groupées en trop grand nombre autour de la capitale.

Voulons nous, après ces quelques précisions, laisser parler notre imagination ? Le peuple d'une capitale est nerveux, irritable. Ne risque-t-on pas de le voir affolé, furieux contre des chefs qui n'ont rien prévu, laisser le champ libre à l'écume de la population étrangère qui nous inonde et que l'ennemi a pu acheter. Libre de ses mouvements parce que seule munie d'avance des masques convenables, elle envahira les Parlements et portera au pouvoir des révolutionnaires qui s'empresseront de négocier une paix honteuse.

Que Faire ? Epouvantés, vous vous écriez « mais où est le remède ? » D'abord et avant tout il consiste à organiser avec le plus grand nombre possible de puissances, des repréailles collectives et surtout immédiates.

Si nos efforts ne sont pas couronnés de succès et si la chose est finalement reconnue comme impossible – mais qu'y a t il d'impossible pour ceux qui ont la foi et qui veulent réellement ? Il faut nous préparer nous-mêmes à supporter seuls l'attaque même brusquée, même réalisée par surprise, avant toute déclaration de guerre, qu'elle vienne du parti de l'est ou du sud.

Préparons-nous ensuite à riposter avec vigueur. Pour cela il nous faut, et au plus vite, d'immenses caves pour loger nos avions et en attendant il nous faut ne plus construire que des avions pouvant séjourner sans inconvénient hors de tout abri afin qu'ils puissent rester en plein air. Il nous faut aussi créer de grands locaux, construire de très nombreuses caves à l'abri des bombes et des gaz pour loger les habitants. Avoir des masques pour tout le monde, y compris les femmes, les enfants et les vieillards. Et en attendant que toutes ces dispositions soient prises, maintenons le plus loin possible de nos frontières les avions ennemis. (...) Donc lâchons le plus tard possible les régions occupées. Tenons-nous toujours prêts à la défense et prêts à la riposte. Travaillons : au laboratoire pour y trouver des gaz nouveaux, dans les usines pour fabriquer et approvisionner les matières premières nécessaires au remplissage des torpilles. Oui, travaillons, comme le dit si bien le colonel Bloch dans sa notice, Laboremus ! Travaillons !

CIELS DE FEU

1934, roman de Léon Daudet

« L'entraide régnait parmi ces déshérités qui se relayaient pour le transport des plus faibles. On se serait cru revenu au temps des croisades. (...) Ainsi se reformait miraculeusement devant le péril imminent, cette union nationale dite sacrée qui avait, en 1914, émerveillé

l'Univers. (...) La région entre Orléans, Blois et Vendôme reçut ainsi, en trois fois 24h, un surcroît de population formidable à laquelle il s'agissait de donner à manger. Car le boire ne manquait pas. On s'ingénia. Magasins d'alimentation, boulangers, bouchers, charcutiers, fruitiers se multiplièrent et, somme toute, fut évitée la famine, avec toutes ses conséquences qui, normalement, eût dû résulter de l'immense exode. Car rien n'avait été prévu.

La colère contre les Allemands (...) était universelle ; et aussi contre les pourris du Parlement qui avaient menti en promettant la paix et en assurant que l'Allemagne avait changé. Ah bein ouiche ! Ils étaient pires que jamais. C'était cette fois aux civils qu'ils en voulaient et ils avaient juré d'exterminer la moitié des familles françaises ! Mais ils allaient voir ce qu'ils allaient prendre. Le généralissime était Trial, un fameux qui avait fait ses preuves qui les foutrait dehors, les bandits, à coups de canon. Et pui nous avions des appareils de bombardement, nous aussi, et leur Berlin n'avait qu'à bien ses tenir. C'est ainsi que, peu à peu, l'abattement de tous cs Parisiens, chassés de leurs demeures, se transformait en fureur et en rage et que les souvenirs de la guerre précédente et la reconnaissance envers les chefs vainqueurs se réveillaient dans les esprits jusqu'alors engourdis.

(...)

Des amitiés subites se liaient entre jeunes citadins et jeunes ruraux. Un commencement de frairie s'ébauchait dans le désastre, et, chose inouïe en un pareil moment et coup de surprise : tout le monde croyait à la victoire. (...envolée lyrique sur Jeanne d'Arc..) Les forêts du Blesoires, si nombreuses et si belles, servirent de camping à une vingtaine de milliers de fugitifs – et non plus de fuyards – qui se procurèrent à la ville des toiles de tentes, cependant qu'une autre vingtaine de milliers avait pris la direction de l'opulente Sologne et de ses bruyères. Quelques-uns, robustes et dégourdis en dépit de l'âge qui les soustrayait à al mobilisation, ayant l'habitude du travail manuel et du bricolage, construisirent en quelques journées de véritables cités sylvestres, donnant ao

ainsi raison à la géographie humaine de Bruhne. Ces colonies annonçaient un nouveau style de vie, issu du bombardement aérien des grandes villes, une sorte de retour à l'état pastorale.

Soudain le bruit se répandit par des voies ignorées que Paris n'avait pas été bombardée tout de suite parce que la révolution avait éclaté à Berlin. (...) Cette rumeur concernant Berlin en Feu était fausse. (...) Voici ce qui s'était passé : des pannes d'appareils de grande envergure que nécessitait cette opération s'étaient produites pour des causes demeurées obscures et l'avaient ainsi retardée de plusieurs jours. Dans l'intervalle avait eu lieu l'évacuation de la capitale. Enfin, alors que le journaliste anglais Wickham Steed avait dénoncé naguère le procédé de disposition de souches bactériologiques aux ouvertures du métro de Paris et de Londres par un personnel approprié, le second moyen d'épidémie artificielle, la pulvérisation par nuages chimiques avait, aux essais, paru hasardeux. Comme il était certain qu'une riposte effroyable viendrait du centre d'aviation français et sur Berlin et sur Hambourg, le gouvernement allemand avait décidé de surseoir au raid exterminateur. On attendait que la population éparsée dans la grande banlieue de Paris et au-delà fut de retour dans ses foyers. (...) A Londres, le gouvernement se félicitait de n'avoir pas suivi l'exemple de Paris et d'avoir laissé les choses en l'état. (...) Là-dessus se greffaient les faux renseignements, parvenus on ne sait comment. (...) Toutes les communications étaient brouillées en enchevêtrées à l'aide de stratagèmes que certains attribuaient à des agents boches demeurés en France, d'autres à des communistes, d'autres à des policiers à la solde de l'Allemagne. Dans diverses villes, une cinquantaine d'étrangers suspects, accusés de guider les avions ennemis, furent appréhendés et fusillés sur place. On sentait qu'une main ferme présidait à ces exécutions. (...) Von Hans (allemand traître) ayant reçu à Amsterdam un deuxième paquet de trois cent mille francs, tint parole. Par ses soins, la section de l'air de la Reichswehr était avisée que les Parisiens, « légers comme à l'ordinaire », avaient réintégré leurs foyers à telle date, dans la conviction où ils étaient que le bombardement incendiaire et bactériologique de leur capitale était un bluff imaginé par des alarmistes. En même temps, le généralissime Trial

instruit par le commandant Valaire, ordonnait aux services compétents de maintenir l'évacuation de la capitale de la façon la plus rigoureuse car le raid allemand se préparait, pour de bon cette fois.

On retrouva plus tard, conformément aux instructions préalables du Pr Schmidt, dans la cave de la demeure occupée par les trois courageux savants (restés à Paris pour travailler sur un rayon de la mort détruisant les avions en l'air), le journal de bord que voici, portant les trois signatures des défunts (Pr Schmidt, Drs Gemme et Itsi-Varu)

Samedi, six heures du soir

La journée s'est passée dans la même perplexité. Viendront-ils, viendront-ils pas ? Nous nous assurons que nos nouveaux appareils perfectionnés de repérage au son fonctionnent bien, que la clôture de notre cave profonde est hermétique, sauf pour une issue dont nous nous servirons au cas d'écoulement et d'incendie de l'hôtel. Toute la question est de savoir si l'air dehors sera respirable. Nous avons des masques perfectionnés, des animaux témoins et une grande provision d'oxygène. (...) En temps de guerre motorisée, il arrive beaucoup de choses en deux mois ! Nous nous demandons s'il reste du monde à Paris, en dépit de l'évacuation obligatoire et en dehors des pompiers abrités dans les profondeurs du métro. Le rôle de ces derniers apparaît d'ailleurs comme problématique. Les bombes incendiaires peuvent mettre le feu à deux mille immeubles et ils ne sont que douze cent pompiers. En outre, les projectiles boches peuvent développer une chaleur de plus de quinze cent degrés à laquelle rien ne résiste. Il en est d'eux comme des autres moyens de protection et défense passive préconisés naguère par la Préfecture de Police, masques anti-gaz etc. La seule protection, c'est la menace des représailles, proclamée en termes claires, contresignées par les deux capitales menacées, Londres et Paris. On ne s'y est pas encore résolu ! (...) D'un côté et de l'autre de la Manche, amnésie complète. Ici comme là, pas un homme. Des phraseurs des bavards, des intrigants de couloirs parlementaires, rien de plus. (...) Dans cette cohue de pleutres, d'écervelés, d'abrutis, d'incapables, de fripouilles, d'assassins virtuels ou réalisés, représentant deux générations, un seul homme, unique en son

genre : Clemenceau. (...) Clemenceau avait sauvé la patrie à l'heure quasi désespérée, comme Scipion l'Africain avait sauvé Rome d'Hannibal. (...) Scipion lui aussi connut l'ingratitude de ses concitoyens.

Samedi, huit heures du soir

(...) Au dîner, nous parlions de la guerre motorisée, qui va être une grande nouveauté et qui doit modifier du tout au tout, avec la guerre aérienne, la forme et la portée des opérations. Il se peut qu'une bataille se livre à Orléans, pendant qu'une autre se livrera à Dusseldorf, que les Allemands soient vaincus à Orléans et vainqueurs à Dusseldorf, ou inversement ; situation qui s'était présentée lors des guerres puniques quand les Romains se battaient à la fois sur leur territoire et Afrique et en Espagne. (...)

Samedi, minuit

L'heure des crimes. Toujours rien. Tout à coup, un frémissement dans un de nos appareils de repérage. Nous nous regardons. Ca y est-il ? Mais non, c'était une fausse alerte et nous gagnons nos lits du premier étage dans nos confortables appartements. Demain nous irons faire un petit tour au dehors. Nous avons des fourmis dans les jambes et cette attente devient ridicule. (...)

Dimanche midi(...)

Nous sommes sortis, clignant des yeux, dans les rues absolument désertes, toutes persiennes fermées, toutes devantures closes. Il fait beau et vide, silencieux surtout, plus encore qu'en temps de vacances, quand tous les Parisiens sont aux champs. Il n'y a de vivant que des chiens affamés, abandonnés par leurs propriétaires, ou à l'état de cadavres, couverts de mouches et de chats errants, gavés de souris et de rats, rebondis, semblant fort à leur aise. La rue de Grenelle paraît plus grande que d'habitude. C'est le vasta silentio de Tacite. Nous prenons la rue de Martignac. Voici Sainte-Clotilde. Nous entrons. Personne. Mais, ô surprise, un très vieux prêtre chancelant, privé d'enfants de chœur, dit la messe au maître-autel. Il doit être sourd et aux trois quart aveugle, car

notre arrivée ne l'interrompt pas. On croirait à chaque instant qu'il va tomber. Nous nous approchons. Il est prodigieusement maigre, squelettique. De quoi vit-il ? Comment se nourrit-il ? Mystère. Il se retourne et bénit l'assistance absente. *Ite missa est*. Sa voix est à peine perceptible. Puis, trébuchant et comme à tâtons, il se dirige vers la sacristie en s'appuyant aux pilastres. Ne serait-ce pas un fantôme ? Nous ne songeons ni à aborder ni à interroger ce mystère ambulante. A la grâce de Dieu !

Dimanche, Deux heures de l'après midi

Notre promenade nous a fait du bien. Nous la recommencerons cet après midi, l'éventualité d'un bombardement de jour étant peu probable. Nous avons parlé de la guerre, qui est un duel d'états-majors, et des chefs militaires, jeunes et vieux. (...) La férocité après tant de siècles de christianisme est une erreur politique, répète le Pr Schmidt. Elle révolte les hommes civilisés et les coalise contre le bourreau ruisse-lant de sang. (...) Ains, ces bombardements inhumains qu'inaugurent aujourd'hui les Boches et qui visent à anéantir des villes comme Paris, Londres, Rome et, avec elles, des siècles d'histoire, ces façons d'ange exterminateur mettront bientôt la nation germanique au ban du genre humain. Il en sera d'elle comme des Mongols et des Huns. La férocité, preuve de courte vue. (...)

Mardi, Neuf heure du matin

Terrible nuit. Copieux arrosage dans la direction du faubourg saint-antoine et de la Bastille. Nous y avons compté une quarantaine d'explosions, parmi lesquelles il y avait sans doute aussi des bombes asphyxiantes ; et l'analyse de l'air extérieur montre la présence, quoiqu'in-finitésimale, de particules toxiques. Les animaux témoins n'en sont pas incommodés. (...) Ne rien savoir, ni de ce qui se passe ici, ni de ce qui se passe aux frontières, est un supplice.

Mardi, 1h de l'après midi

Comme nous sortions de table, une détonation effroyable, d'une

autre qualité que celle des bombes d'avion, a fait vibrer la paroi de notre cave. Nous opinons pour un canon à longue portée, une « Bertha » du genre de 1918 mais beaucoup plus puissante. Cela paraît indiquer que nous sommes en retraite, soit du côté du nord, soit du côté de l'est, et que nous nous replions, poursuivis par les armées ennemies.

Six heures du soir

Il y a eu deux autres détonations de même qualité, bien qu'un peu moins fortes. (...) Les Allemands doivent supputer la panique de la population parisienne, dont ils ignorent encore l'évacuation. Nous rions à la pensée qu'ils vont ainsi s'adonner au double bombardement intensif, par air et par terre, d'une ville déserte. Quand, la défaite venue, il leur faudra payer ces dommages de guerre, l'addition sera salée.

(...)Dix heures du soir

Le gros canon s'est tu. Silence complet. Toujours cette angoissante question : la Ligne Maginot a-t-elle tenu ?

Mercredi, onze heure du matin(...)

Hélas ! Nous sommes battus aux frontières et la Belgique est envahie. (...) Pas d'autre détail. (...) Nous commençons à en avoir vraiment assez de notre cave.

(...)

Mercredi, quatre heure de l'après midi

(...) Il y a eu encore deux éclats de la grosse Bertha, un à une heure et un à deux heures et demi. ; (...) Nous sommes restés dans le jardin, à respirer avec délice l'air du dehors. Etant donné le raid sur Londres, il est peu vraisemblable qu'un nouveau raid sur Paris ait lieu ce soir. Nous dînerons et coucherons dans nos chambres.

Neuf heures du soir

Pendant le repas, le Pr Schmidt a eu comme un étourdissement. Un flot d'écume est sorti de sa bouche, signe manifeste d'un oedème au poumon. Puis des tâches brunes de nature indéterminée sont apparues sur son visage. Nous avons étendu notre vieux maître. (...) Il y a eu une légère rémission puis l'asphyxie a commencé et notre maître est mort une heure après, dans une agonie douloureuse. Cet oedème foudroyant n'est il pas la conséquence d'une projection bacillaire au cours des raids sur Paris ? Dans ce cas les deux survivants n'ont plus que quelques heures à vivre.

Onze heure du soir

Itsi Varu vient d'être saisi du mal mystérieux et dans les mêmes conditions que Schmidt. « Adieu mon pauvre vieux » m'a dit el cher Itsi, qui suffoquait. Il est mort il y a dix minutes, le visage entièrement noir. Quel peut bien être le microbe qu'ont pulvérisé ces cochons-là ?

Nous sommes victimes de notre imprudence et de notre séjour au jardin dans un air dont nous savourions la pureté, après notre séjour au sous-sol mais qui était chargé de principes mortels, microbiens ou gazeux.

Je ne compte pas attendre la mort dans ce lieu funèbre, entre les cadavres de mes deux amis. Je vais aller trouver le vieux prêtre de Sainte-Clotilde, me confesser et communier. C'est à deux pas, j'aurai le temps. Je signe ici : Dr Gemme.(...)

(on repasse au narrateur)

« Il paraît, mais la presse n'en parle pas, que le bombardement de Londres a été terrible, la ville n'ayant pas été évacuée malgré tous nos avertissements. On m'a parlé de cinq cent mille morts et d'une épidémie de peste. Mais il y a peut-être là de l'exagération ».

Il n'y avait pas d'exagération. On sut, par la suite, que quatre

cent avions allemands, en dix escadrilles(...) avaient atteint la capitale anglaise, insuffisamment défendue, par une nuit claire, jeté de formidables engins incendiaires, des torpilles de gaz asphyxiants, pulvérisé des microbes à faible hauteur, démolit deux mille immeubles et fait passer de vie à trépas des centaines de milliers d'habitants, par le feu, l'éclatement du poumon et la peste. C'était le plus grand massacre, et le plus lâche de l'histoire, et qui remplit d'horreur l'univers. La grandiose nation britannique, qui a rendu de si puissants services à l'humanité, et lui a donné Shakespeare, Newton et Faraday, payait ainsi cruellement son aveuglement volontaire quant aux projets de la barbarie allemande, alors qu'elle était prévenue de ceux-ci de tous les côtés et que ses dirigeants avaient eu en mains les plans, aériens et autres, livrés par von Hans. Une seule nuit coûta la vie à plus de cent mille innocents enfants. La peste artificielle rappela, par ses grandes lignes, celle décrite par Daniel de Foë dans son immortel ouvrage *Great Plague in London*. Les morts étaient entassés dans des camions automobiles et transportés vivement au-delà de la grande banlieue, où ils étaient aussitôt incinérés. Le sentiment dominant était l'hébétude et le gouvernement, redoutant la fureur populaire qui succéderait infailliblement à celle-ci, s'était retiré en Écosse. . Mais le roi décida de demeurer à Windsor, avec les siens. Cet acte de monstrueuse sauvagerie, aussitôt connu, décida les dominions, jusqu'alors rétifs, à entrer, de toutes leurs forces, dans la guerre. Le Canada, l'Australie, l'Afrique se mirent en branle et envoyèrent en Europe, pour commencer, des équipes d'aviateurs, ayant comme mission de se joindre aux aviations anglaises et françaises, pour le bombardement, en représailles, de Berlin. Entre-temps l'aviation italienne, depuis des années portée à un haut point de perfection par le prévoyant Mussolini, venait à la rescousse et ralliait la civilisation. (...) Les sirènes retentirent sur Berlin, annonçant le raid aérien des six nations contre la capitale des Huns. La panique fut formidable, les gens courant de tous les côtés, à la recherche d'abris illusoire. Trois mille immeubles furent éventrés, effondrés et incendiés, quatre cent mille habitants périrent, mais il n'y eut pas de pulvérisation bactériologiques, jugées indignes de peuples civilisés.

(Paragraphe sur les pillages dans Paris déserté, histoires d'espion-

nage, reddition allemande)

Ainsi se terminait une guerre courte mais effroyable, qui avait coûté plusieurs millions de vies humaines, la destruction quasi complète de Paris, Londres, Hambourg et Berlin, guerre que les Allemands avaient voulu comme revanche de leur défaite de 1918, qu'e l'ignorance, l'aveuglement, la canaillerie des gouvernants républicains de la France avaient attiré comme l'aimant attire le fer.

SCIVIAS

Vision seconde du Scivias d'Hildegarde von Bingen, 1151

Je vis comme une grande multitude de lampes vivantes qui projetaient une grande clarté, et qui, recevant une lumière embrasée, acquéraient une splendeur sereine. Et voici qu'un lac très large et très profond apparut, dont l'orifice ressemblait à celui d'un puits qui vomissait une fumée de flamme puante, de laquelle aussi une nuée ténébreuse s'exhalant, atteignit à des hauteurs presque

Imperceptibles à la vue ; et, dans une région lumineuse souffla une nuée blanche qui était sortie d'une belle forme humaine, renfermant en soi de nombreuses étoiles ; et elle la chassa elle et la forme humaine de cette région. Alors une splendeur lumineuse environna cette région ; et ainsi, tous les éléments du monde qui auparavant étaient restés dans une paix profonde, plongés dans un grand trouble, manifestèrent des terreurs horribles. Et de nouveau j'entendis celui qui m'avait parlé auparavant, qui disait : Ceux qui suivent Dieu dans la fidélité de leur voeu, et qui dans leur dilection conservent pour lui un amour ardent, n'étant troublés par aucune sollicitation d'injustice, ne seront pas écartés de la gloire de la suprême béatitude ; tandis que ceux qui feignent de chercher Dieu, non seulement ne seront pas élevés plus haut, mais ils seront même renversés, par un juste jugement, (des grandeurs) qu'ils s'imaginent faussement posséder.

Ce que montre cette multitude de lampes vivantes et d'un si grand éclat, qui figurent la grande armée des esprits célestes, res-

plendissant (de gloire) dans la vie bienheureuse, et qui sont ornés de toutes les grâces ; parce que, créés par Dieu, ils ne se sont pas élevés dans leur orgueil superbe, mais ils se sont fortifiés dans l'amour divin. Car, recevant un redoublement de flamme (amoureuse), ils sont parvenus à la splendeur sereine ; et lorsque Lucifer avec les siens voulut se révolter contre le créateur suprême, (les bons anges) mettant tout leur zèle divin à la chute (de Lucifer) et de ceux qui s'étaient unis à lui, manifestèrent la vigilance de la dilection divine, tandis que les (légions de Satan) encoururent l'aveuglement de l'ignorance par laquelle ils avaient refusé de connaître Dieu. Comment ? Dans la chute du démon, un concert de louanges retentit parmi les esprits angéliques qui étaient restés dans la voie droite avec Dieu ; car, dans une illumination soudaine, ils reconnurent clairement, que Dieu immuable, persévère dans sa puissance, sans aucun changement de son essence, de telle sorte qu'il ne peut être vaincu par aucun ennemi. Et ainsi, brûlants de son amour et persévérant dans la droiture, ils méprisèrent tout repaire d'injustice.

Mais Lucifer qui fut précipité de la gloire du ciel à cause de son orgueil, au commencement de sa création, était si beau et si grand, qu'il ne découvrit aucun défaut dans sa beauté et dans sa force. C'est pourquoi, en contemplant sa grâce, et en considérant en lui-même la vertu de sa force, il rencontra la superbe qui lui promit d'entreprendre ce qu'il voudrait, parce qu'il pourrait accomplir ce qu'il entreprendrait. Et voyant le lieu où il pensait trouver sa place, pour y montrer sa beauté et sa force, il se disait en lui-même : Je veux briller là, comme celui-ci (1) resplendit ici. Ce que ses légions approuvèrent en disant : Ce que tu veux, nous le voulons aussi. Et comme, exalté dans son orgueil, il voulait accomplir ce qu'il avait médité, le zèle du Seigneur se montrant dans tout son éclat, précipita Satan avec toute son armée dans les ténèbres de flammes ; de telle sorte qu'ils changèrent leur splendeur sereine, en la plus épouvantable noirceur. Pourquoi cela ? Parce que si Dieu n'eût pas repoussé leur présomption, il se fût montré injuste ; car il eût favorisé ceux qui voulaient diviser l'intégrité de la divinité ; mais il abattit leur orgueil, et réduisit à néant leur impiété ; comme il bannit de la présence de sa clarté, tous ceux qui veulent s'opposer à lui ; ainsi que le montre mon serviteur Job, lorsqu'il dit : La lumière des impies s'éteindra, (l'en-

fer) les couvrira de ses ondes, ils auront en partage les tourments de sa colère. Ils seront comme le brin de paille sous la rage du vent, et comme la cendre que le tourbillon disperse.

Vision troisième du Scivias d'Hildegarde von Bingen, 1151

Après cela, je vis une immense sphère ronde et ombreuse, ayant la forme ovale, moins large au sommet, plus ample au milieu, rétrécie à la base ; ayant à sa partie extérieure un cercle de lumière étincelante, et au dessous une enveloppe ténébreuse.

Et dans ce cercle de flamme, était un globe embrasé si grand, que toute la sphère en était illuminée, il avait au dessus de lui, rangées avec ordre, trois étoiles qui retenaient le même globe dans son activité ignée, de peur qu'elle ne tombât peu à peu ; et ce globe s'éleva parfois plus haut, et il lui vint plus de lumière ; de telle sorte qu'il put lancer ses rayons de flamme plus loin ; et puis parfois, il descendit plus bas, et le froid fut plus intense parce qu'il avait retiré sa flamme.

Mais de ce réseau de flamme qui entourait la sphère, un souffle (vent) avec ses tourbillons sortait ; et de l'enveloppe ténébreuse qui environnait le réseau de flamme, un autre vent avec ses tourbillons grondait, et se répandait en tous sens sur la sphère. Dans cette même enveloppe était un feu ténébreux, qui inspirait une si grande horreur, que je ne pouvais le regarder ; et qui, plein de troubles, de tempêtes et de pierres aigues, grandes et petites, agitait cette enveloppe de toute sa puissance.

Tandis qu'il faisait entendre son crépitement, le cercle lumineux, et les vents et l'air étaient agités ; de telle sorte que les éclairs prévinrent le grondement lui-même, parce que ce feu ressentait d'abord en lui la commotion qui produisait le tumulte. Mais sur la même enveloppe le ciel était très pur, et n'avait aucun nuage au dessus ; et dans ce ciel aussi, je distinguais un globe de feu ardent d'une certaine grandeur ; et au-dessus de lui, deux étoiles placées ostensiblement, qui retenaient le globe lui-même, pour qu'il n'excédât pas le but de sa course ; et dans

le même ciel, beaucoup d'autres sphères lumineuses étaient placées de toutes parts, parmi lesquelles, le même globe se déversant un peu, envoyait par instant sa lumière ; et recourant au premier globe de feu embrasé, pour restaurer sa flamme, l'envoyait de nouveau vers les mêmes sphères.

Mais de ce ciel lui-même sortait, avec impétuosité, un souffle de vent avec ses tourbillons ; qui se répandait sur toute la sphère céleste. Sous ce ciel même, je voyais l'air humide, qui avait au-dessous une (enveloppe blanche) un nuage, qui se répandant de tout côté, étendit cette humidité sur toute la sphère. Et cette humidité s'étant amoncelée, une pluie soudaine tomba avec beaucoup de bruit ; et lorsqu'elle se fut épanchée doucement, une pluie fine tomba avec un léger bruissement. Alors un souffle (de vent) avec ses tourbillons sortit pour se répandre sur toute la sphère. Et au milieu de tous ces éléments, était un globe sablonneux d'une immense étendue, que les mêmes éléments environnaient, de telle sorte, qu'il ne pouvait disparaître ni dans un sens ni dans l'autre. Et tandis que les mêmes éléments avec les divers souffles luttaient ensemble, ils contraignaient le même globe (sablonneux) à se mouvoir un peu par sa force. Et je vis, entre l'Aquilon et l'Orient, (le nord et l'est) comme une grande monagne qui retenait vers l'Aquilon de nombreuses ténèbres, et vers l'Orient beaucoup de lumière ; de telle sorte que cependant la lumière ne pouvait atteindre les ténèbres, et les ténèbres atteindre la lumière.

LES ORACLES

Alfred de Vigny 24 février 1862.

I

Ainsi je t'appelais au port et sur la terre,
Fille de l'Océan, je te montrais mes bois.
J'y roulais la maison errante et solitaire.
- Des dogues révoltés j'entendais les abois.
- Je voyais, au sommet des longues galeries,
L'anonyme drapeau des vieilles Tuileries

Déchiré sur le front du dernier des vieux rois.

II

L'oracle est à présent dans l'air et dans la rue.
Le passant au passant montre au ciel tout point noir.
Nous-même en mon désert nous lisions dans la nue,
Quatre ans avant l'éclair fatal. - Mais le pouvoir
S'enferme en sa doctrine, et, dans l'ombre, il calcule
Les problèmes sournois du jeu de sa bascule,
N'entend rien, ne sait rien et ne veut pas savoir.

III

C'était l'an du Seigneur où les songes livides
Écrivaient sur les murs les trois mots flamboyants;
Et l'heure où les sultans, seuls sur leurs trônes vides,
Disent au ciel muet : « Où sont mes vrais croyants ? »
- Le temps était venu des sept maigres génisses.
Mais en vain tous les yeux lisaient dans les auspices,
L'aveugle Pharaon dédaignait les voyants.

IV

Ulysse avait connu les hommes et les villes.
Sondé le lac de sang des révolutions,
Des saints et des héros les cœurs faux et serviles.
Et le sable mouvant des constitutions.
- Et pourtant, un matin, des royales demeures,
Comme un autre en trois jours, il tombait en trois heures,
Sous le vent empesté des déclamations.

V

Les parlements jouaient aux tréteaux populaires,
A l'assaut du pouvoir par l'applaudissement.
Leur tribune savait, par de feintes colères,
Terrasser la raison sous le raisonnement.
Mais leurs coups secouaient la poutre et le cordage.
Et le frêle tréteau de leur échafaudage
Un jour vint à crier et croula lourdement.

VI

Les doctrines croisaient leurs glaives de Chimères
Devant des spectateurs gravement assoupis.

Quand les lambris tombaient sur eux, ces gens austères
Ferrailaient comme Hamlet, sous la table accroupis;
Poursuivant, comme un rat, l'argument en détresse,
Ces fous, qui distillaient et vendaient la sagesse,
Tuaient Polonius à travers le tapis.

VII

Ô de tous les grands cœurs déesses souveraines.
Qu'avez-vous dit alors, ô Justice, ô Raison !
Quand, par ce long travail des ruses souterraines.
Sur le maître étonné s'effondra la maison,
Sous le trône écrasa le divan doctrinaire
Et l'écu d'Orléans, qu'on croyait populaire
Parce qu'il n'avait plus fleur de lis ni blason ?

VIII

Reines de mes pensers ! ô Raison ! ô Justice !
Vous avez déployé vos balances d'acier
Pour peser ces esprits d'audace et d'artifice
Que le Destin venait, enfin d'humilier,
Quand son glaive, en coupant le faisceau des intrigues
Trancha le nœud gordien des tortueuses ligues
Que leurs ongles savaient lier et délier.

IX

Vous avez dit alors, de votre voix sévère :
« Malheur à vos amis, comme à vos alliés,
Sophistes qui parlez d'un ton de sermonnaire !
Il a croulé, ce sol qui tremblait sous vos pieds.
Mais tomber est trop doux pour l'homme à tous funeste;
De la punition vous subirez le reste,
Corrupteurs ! vos délits furent mal expiés.

X

« Maîtres en longs discours à flots intarissables !
Vous qui tout enseignez, n'aviez-vous rien appris ?
Toute démocratie est un désert de sables;
Il y fallait bâtir, si vous l'eussiez compris.
Ce n'était pas assez d'y dresser quelques tentes
Pour un tournoi d'intrigue et de manœuvres lentes

Que le souffle de flamme un matin a surpris.

XI

« Vous avez conservé vos vanités, vos haines,
Au fond du grand abîme où vous êtes couchés,
Comme les corps trouvés sous les cendres romaines
Debout, sous les caveaux de Pompéïa cachés,
L'œil fixe, lèvre ouverte et la main étendue,
Cherchant encor dans l'air leur parole perdue,
Et s'évanouissant sitôt qu'ils sont touchés.

XII

« Partout où vous irez, froids, importants et fourbes,
Vous porterez le trouble. En des sentiers étroits
Des coalitions suivant les lignes courbes,
Traçant de faux devoirs et frappant de vrais droits,
Gonflés d'orgueil mondain et d'ambitions folles,
Imposant par le poids de vos âpres paroles
A l'humble courageux la plus lourde des croix.

XIII

« Peuple et rois ont connu quels conseillers vous êtes,
Quand, sous votre ombre, en vain votre prince abrité,
Aux murs du grand banquet et des funestes fêtes,
Cherchant quelque lumière en votre obscurité,
Lut ces mots que nos mains gravèrent sur la pierre,
Comme autrefois Cromwell sur sa rouge bannière :
Et nunc, reges mundi, nunc intelligite. »

LE PETIT PRINCE

Antoine de Saint-Exupéry, 1943

CHAPITRE XIII

La quatrième planète était celle du businessman. Cet homme était si occupé qu'il ne leva même pas la tête à l'arrivée du petit prince.

- Bonjour, lui dit celui-ci. Votre cigarette est éteinte.

- Trois et deux font cinq. Cinq et sept douze. Douze et trois quinze. Bonjour. Quinze et sept vingt-deux. Vingt-deux et six vingt-

huit. Pas le temps de la rallumer. Vingt-six et cinq trente et un. Ouf!
Ça fait donc cinq cent un millions six cent vingt-deux mille sept cent trente et un.

- Cinq cents millions de quoi ?

- Hein? Tu es toujours là ? Cinq cent un millions de... je ne sais plus... J'ai tellement de travail ! Je suis sérieux, moi, je ne m'amuse pas à des balivernes ! Deux et cinq sept...

- Cinq cent un millions de quoi, répéta le petit prince qui jamais de sa vie, n'avait renoncé à une question, une fois qu'il l'avait posée.

Le businessman leva la tête:

- Depuis cinquante-quatre ans que j'habite cette planète-ci, je n'ai été dérangé que trois fois. La première fois ç'a été, il y a vingt-deux ans, par un hanneton qui était tombé Dieu sait d'où. Il répandait un bruit épouvantable, et j'ai fait quatre erreurs dans une addition. La seconde fois ç'a été, il y a onze ans, par une crise de rhumatisme. Je manque d'exercice. Je n'ai pas le temps de flâner. Je suis sérieux, moi. La troisième fois... la voici ! Je disais donc cinq cent un millions...

- Millions de quoi ?

Le businessman comprit qu'il n'était point d'espoir de paix:

- Millions de ces petites choses que l'on voit quelquefois dans le ciel.

- Des mouches ?

- Mais non, des petites choses qui brillent.

- Des abeilles ?

- Mais non. Des petites choses dorées qui font rêvasser les faibles. Mais je suis sérieux, moi ! Je n'ai pas le temps de rêvasser.

- Ah! des étoiles ?

- C'est bien ça. Des étoiles.

- Et que fais-tu de cinq cents millions d'étoiles ?

- Cinq cent un millions six cent vingt-deux mille sept cent trente et un. Je suis sérieux, moi, je suis précis.

- Et que fais-tu de ces étoiles ?

- Ce que j'en fais ?

- Oui.

- Rien. Je les possède.

- Tu possèdes les étoiles ?

- Oui.
 - Mais j'ai déjà vu un roi qui...
 - Les rois ne possèdent pas. Ils «règnent» sur. C'est très différent.
 - Et à quoi cela te sert-il de posséder les étoiles ?
 - Ça me sert à être riche.
 - Et à quoi cela te sert-il d'être riche ?
 - À acheter d'autres étoiles, si quelqu'un en trouve.
- Celui-là, se dit en lui-même le petit prince, il raisonne un peu comme mon ivrogne.

Cependant il posa encore des questions:

- Comment peut-on posséder les étoiles ?
- À qui sont-elles ? riposta, grincheux, le businessman.
- Je ne sais pas. À personne.
- Alors elles sont à moi, car j'y ai pensé le premier.
- Ça suffit ?
- Bien sûr. Quand tu trouves un diamant qui n'est à personne, il

est à toi. Quand tu trouves une île qui n'est à personne, elle est à toi. Quand tu as une idée le premier, tu la fais breveter: elle est à toi. Et moi je possède les étoiles, puisque jamais personne avant moi n'a songé à les posséder.

- Ça c'est vrai, dit le petit prince. Et qu'en fais-tu ?
- Je les gère. Je les compte et je les recompte, dit le businessman.

C'est difficile. Mais je suis un homme sérieux !

Le petit prince n'était pas satisfait encore.

- Moi, si je possède un foulard, je puis le mettre autour de mon cou et l'emporter. Moi, si je possède une fleur, je puis cueillir ma fleur et l'emporter. Mais tu ne peux pas cueillir les étoiles!

- Non, mais je puis les placer en banque.
- Qu'est-ce que ça veut dire?
- Ça veut dire que j'écris sur un petit papier le nombre de mes étoiles. Et puis j'enferme à clef ce papier-là dans un tiroir.

- Et c'est tout ?

- Ça suffit !

C'est amusant, pensa le petit prince. C'est assez poétique. Mais ce n'est pas très sérieux.

Le petit prince avait sur les choses sérieuses des idées très diffé-

rentes des idées des grandes personnes.

- Moi, dit-il encore, je possède une fleur que j'arrose tous les jours. Je possède trois volcans que je ramone toutes les semaines. Car je ramone aussi celui qui est éteint. On ne sait jamais. C'est utile à mes volcans, et c'est utile à ma fleur, que je les possède. Mais tu n'es pas utile aux étoiles...

Le businessman ouvrit la bouche mais ne trouva rien à répondre, et le petit prince s'en fut.

Les grandes personnes sont décidément tout à fait extraordinaires, se disait-il simplement en lui-même durant le voyage.

CHAPITRE XIV

La cinquième planète était très curieuse. C'était la plus petite de toutes. Il y avait là juste assez de place pour loger un réverbère et un allumeur de réverbères. Le petit prince ne parvenait pas à s'expliquer à quoi pouvaient servir, quelque part dans le ciel, sur une planète sans maison, ni population, un réverbère et un allumeur de réverbères. Cependant il se dit en lui-même:

- Peut-être bien que cet homme est absurde. Cependant il est moins absurde que le roi, que le vaniteux, que le businessman et que le buveur. Au moins son travail a-t-il un sens. Quand il allume son réverbère, c'est comme s'il faisait naître une étoile de plus, ou une fleur. Quand il éteint son réverbère ça endort la fleur ou l'étoile. C'est une occupation très jolie. C'est véritablement utile puisque c'est joli.

Lorsqu'il aborda la planète il salua respectueusement l'allumeur:

- Bonjour. Pourquoi viens-tu d'éteindre ton réverbère ?

- C'est la consigne, répondit l'allumeur. Bonjour.

- Qu'est-ce que la consigne ?

- C'est d'éteindre mon réverbère. Bonsoir.

Et il le ralluma.

- Mais pourquoi viens-tu de le rallumer ?

- C'est la consigne, répondit l'allumeur.

- Je ne comprends pas, dit le petit prince.

- Il n'y a rien à comprendre, dit l'allumeur. La consigne c'est la consigne. Bonjour.

Et il éteignit son réverbère.

Puis il s'épongea le front avec un mouchoir à carreaux rouges.

- Je fais là un métier terrible. C'était raisonnable autrefois.

J'éteignais le matin et j'allumais le soir. J'avais le reste du jour pour me reposer, et le reste de la nuit pour dormir...

- Et, depuis cette époque, la consigne a changé ?

- La consigne n'a pas changé, dit l'allumeur. C'est bien là le drame ! La planète d'année en année a tourné de plus en plus vite, et la consigne n'a pas changé !

- Alors? dit le petit prince.

- Alors maintenant qu'elle fait un tour par minute, je n'ai plus une seconde de repos. J'allume et j'éteins une fois par minute !

- Ça c'est drôle ! Les jours chez toi durent une minute !

- Ce n'est pas drôle du tout, dit l'allumeur. Ça fait déjà un mois que nous parlons ensemble.

- Un mois ?

- Oui. Trente minutes. Trente jours ! Bonsoir.

Et il ralluma son réverbère.

Le petit prince le regarda et il aima cet allumeur qui était tellement fidèle à la consigne. Il se souvint des couchers de soleil que lui-même allait autrefois chercher, en tirant sa chaise. Il voulut aider son ami:

- Tu sais... je connais un moyen de te reposer quand tu voudras...

- Je veux toujours, dit l'allumeur.

Car on peut être, à la fois, fidèle et paresseux.

Le petit prince poursuivit:

- Ta planète est tellement petite que tu en fais le tour en trois enjambées. Tu n'as qu'à marcher assez lentement pour rester toujours au soleil. Quand tu voudras te reposer tu marcheras... et le jour durera aussi longtemps que tu voudras.

- Ça ne m'avance pas à grand'chose, dit l'allumeur. Ce que j'aime dans la vie, c'est dormir.

- Ce n'est pas de chance, dit le petit prince.

- Ce n'est pas de chance, dit l'allumeur. Bonjour.

Et il éteignit son réverbère.

Celui-là, se dit le petit prince, tandis qu'il poursuivait plus loin son voyage, celui-là serait méprisé par tous les autres, par le roi, par le

vaniteux, par le buveur, par le businessman. Cependant c'est le seul qui ne me paraisse pas ridicule. C'est, peut-être, parce qu'il s'occupe d'autre chose que de soi-même.

Il eut un soupir de regret et se dit encore:

- Celui-là est le seul dont j'eusse pu faire mon ami. Mais sa planète est vraiment trop petite. Il n'y a pas de place pour deux...

Ce que le petit prince n'osait pas s'avouer, c'est qu'il regrettait cette planète bénie à cause, surtout, des mille quatre cent quarante couchers de soleil par vingt-quatre heures !

CHAPITRE XV

La sixième planète était une planète dix fois plus vaste. Elle était habitée par un vieux Monsieur qui écrivait d'énormes livres.

- Tiens! voilà un explorateur ! s'écria-t-il, quand il aperçut le petit prince.

Le petit prince s'assit sur la table et souffla un peu. Il avait déjà tant voyagé !

- D'où viens-tu ? lui dit le vieux Monsieur.

- Quel est ce gros livre ? dit le petit prince. Que faites-vous ici ?

- Je suis géographe, dit le vieux Monsieur.

- Qu'est-ce qu'un géographe ?

- C'est un savant qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts.

- Ça c'est bien intéressant, dit le petit prince. Ça c'est enfin un véritable métier ! Et il jeta un coup d'œil autour de lui sur la planète du géographe. Il n'avait jamais vu encore une planète aussi majestueuse.

- Elle est bien belle, votre planète. Est-ce qu'il y a des océans ?

- Je ne puis pas le savoir, dit le géographe.

- Ah! (Le petit prince était déçu.) Et des montagnes ?

- Je ne puis pas le savoir, dit le géographe.

- Et des villes et des fleuves et des déserts ?

- Je ne puis pas le savoir non plus, dit le géographe.

- Mais vous êtes géographe !

- C'est exact, dit le géographe, mais je ne suis pas explorateur.

Je manque absolument d'explorateurs. Ce n'est pas le géographe qui va faire le compte des villes, des fleuves, des montagnes, des mers, des

océans et des déserts. Le géographe est trop important pour flâner. Il ne quitte pas son bureau. Mais il y reçoit les explorateurs. Il les interroge, et il prend en note leurs souvenirs. Et si les souvenirs de l'un d'entre eux lui paraissent intéressants, le géographe fait faire une enquête sur la moralité de l'explorateur.

- Pourquoi ça ?

- Parce qu'un explorateur qui mentirait entraînerait des catastrophes dans les livres de géographie. Et aussi un explorateur qui boirait trop.

- Pourquoi ça ? fit le petit prince.

- Parce que les ivrognes voient double. Alors le géographe noterait deux montagnes, là où il n'y en a qu'une seule.

Je connais quelqu'un, dit le petit prince, qui serait mauvais explorateur.

- C'est possible. Donc, quand la moralité de l'explorateur paraît bonne, on fait une enquête sur sa découverte.

- On va voir ?

- Non. C'est trop compliqué. Mais on exige de l'explorateur qu'il fournisse des preuves. S'il s'agit par exemple de la découverte d'une grosse montagne, on exige qu'il en rapporte de grosses pierres.

Le géographe soudain s'émut.

- Mais toi, tu viens de loin ! Tu es explorateur ! Tu vas me décrire ta planète !

Et le géographe, ayant ouvert son registre, tailla son crayon. On note d'abord au crayon les récits des explorateurs. On attend, pour noter à l'encre, que l'explorateur ait fourni des preuves.

- Alors ? interrogea le géographe.

- Oh ! chez moi, dit le petit prince, ce n'est pas très intéressant, c'est tout petit. J'ai trois volcans. Deux volcans en activité, et un volcan éteint. Mais on ne sait jamais.

- On ne sait jamais, dit le géographe.

- J'ai aussi une fleur.

- Nous ne notons pas les fleurs, dit le géographe.

- Pourquoi ça ! c'est le plus joli !

- Parce que les fleurs sont éphémères.

- Qu'est ce que signifie : «éphémère» ?

- Les géographies, dit le géographe, sont les livres les plus précieux de tous les livres. Elles ne se démodent jamais. Il est très rare qu'une montagne change de place. Il est très rare qu'un océan se vide de son eau. Nous écrivons des choses éternelles.

- Mais les volcans éteints peuvent se réveiller, interrompit le petit prince. Qu'est-ce que signifie «éphémère» ?

- Que les volcans soient éteints ou soient éveillés, ça revient au même pour nous autres, dit le géographe. Ce qui compte pour nous, c'est la montagne. Elle ne change pas.

- Mais qu'est-ce que signifie «éphémère» ? répéta le petit prince qui, de sa vie, n'avait renoncé à une question, une fois qu'il l'avait posée.

- Ça signifie «qui est menacé de disparition prochaine».

- Ma fleur est menacée de disparition prochaine ?

- Bien sûr.

Ma fleur est éphémère, se dit le petit prince, et elle n'a que quatre épines pour se défendre contre le monde ! Et je l'ai laissée toute seule chez moi !

Ce fut là son premier mouvement de regret. Mais il reprit courage :

- Que me conseillez-vous d'aller visiter ?

- La planète Terre, lui répondit le géographe. Elle a une bonne réputation...

Et le petit prince s'en fut, songeant à sa fleur.

CANTIQUE SPIRITUEL

Saint Jean de la Croix, 1578

Je veux aller courir parmi le monde,
Où je vivrai comme un enfant perdu,
J'ai pris l'humeur d'une âme vagabonde
Après avoir tout mon bien dépendu.
Ce m'est tout un que je vive ou je meure,
Il me suffit que l'Amour me demeure.
Déchu d'honneur, d'amis et de finance,
Amour je suis réduit à ta merci,
Je ne puis plus mettre mon espérance,

Qu'au seul plaisir d'être à toi sans souci.
Ce m'est tout un
Allons, Amour, allons à l'aventure
Avecques toi je n'appréhende rien,
Quelque travail que souffre la nature,
Te possédant, je serai toujours bien.
Ce m'est tout un
Si mes amis les plus chers m'abandonnent,
Si mes parents m'appellent insensé,
Je chanterai pour les biens qu'ils me donnent,
Pourvu qu'Amour ne m'ait point délaissé.
Ce m'est tout un
O doux Amour, en qui je me repose,
Que tu m'as bien de soucis déchargé !
Perdre ou gagner m'est une même chose,
Depuis qu'Amour mon esprit a changé.
Ce m'est tout un
Allons, Amour, au plus fort de l'orage,
Que l'océan renverse tout sur moi.
J'aime bien mieux me perdre avec courage
En te suivant, que me perdre sans toi.
Ce m'est tout un
Je ne veux plus qu'imiter la folie
De ce Jésus, qui sur la Croix un jour,
Pour son plaisir, perdit honneur et vie,
Délaissant tout pour sauver son Amour.
Ce m'est tout un que je vive ou je meure,
Il me suffit que l'Amour me demeure.
Jean-Joseph Surin, sj
(1600 - 1665)

CONSIDÉRATION DU FEU.

ÉCHELLE DU CIEL, Robert Bellarmin, 2018
SIXIÈME DEGRÉ. Considération du feu.

Le feu est un élément si pur et si noble que Dieu a voulu en

prendre le nom : Deus noster ignis consumens est (Deut. 4.). Et lorsqu'il apparut la première fois à Moïse , il se fit voir dans un buisson ardent qui brûlait sans se consumer (Exod. 3.). Il en fit de même lorsqu'il voulut donner la loi à son peuple : Totus mons Sinai fumabat eò quòd descendisset Dominus super eum in igne (Exod. 19.). Et dans la promulgation de la loi nouvelle , l'Esprit-Saint apparut aux apôtres en forme de langues de feu. Enfin , les esprits célestes, qui approchaient le plus près de Dieu dans le ciel, sont appelés Séraphins, qui signifie embrasés, parce qu'ils sont plus pénétrés que les autres anges de ce feu divin, et pleins d'ardeur. Les choses étant ainsi, il n'est pas difficile de nous former de la considération du feu, de sa nature et de ses propriétés , un degré qui nous élève à Dieu par la méditation et la prière. Il sera assurément moins difficile de nous élever vers Dieu avec Élie sur un char de feu , qu'il ne l'a été par les considérations que nous avons déjà faites sur la terre , sur l'eau et sur l'air. Entrons en matière. Le feu agit diversement sur divers objets il consume le bois, le foin, la paille en très-peu de temps : il purifie et rend plus beau l'or , l'argent et les pierres précieuses. Quant au fer, qui de sa nature est noir , froid, dur et pesant , le feu le transforme en des qualités si opposées qu'il le rend brillant , chaud , malléable et léger; il le rend brillant comme une étoile, brûlant comme le feu lui-même , liquide comme l'eau , et tellement léger qu'il peut être manié en tous sens par l'ouvrier.

O bienheureux feu, qui, non content de consumer, illuminez ; et qui ne consommez que ce qu'il y a de pernicieux en nous , pour nous conserver la vie ! quel bonheur pour moi, si

Je suis purifié par ce feu , qui purgera et détruira l'obscurité de mon ignorance, et, par la lumière de la vraie sagesse, reformera ma conscience erronée ; qui fera cesser le froid de la paresse, de l'indévation et de la négligence, pour faire régner en leur place les flammes de l'amour divin ; qui ne permettra jamais à mon coeur de s'endurcir, mais qui l'amollira toujours par sa chaleur et le rendra obéissant et dévot; qui détruira enfin le joug pesant des sollicitudes et des désirs terrestres, par les ailes d'une sainte contemplation , nourrira et augmentera la charité, élèvera mon coeur, en sorte qu'il puisse dire avec le Prophète : Remplissez de joie l'âme de votre serviteur, parce que j'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur (Ps. 85. 3.).

CANTIQUES DE L'ÂME

Saint Jean de la Croix, 1578

I

Par une nuit profonde,
Étant pleine d'angoisse et enflammée d'amour,
Oh! l'heureux sort!
Je sortis sans être vue,
Tandis que ma demeure était déjà en paix.

II

J'étais dans les ténèbres et en sûreté
Quand je sortis déguisé par l'escalier secret,
Oh! l'heureux sort!
J'étais dans les ténèbres et en cachette,
Tandis que ma demeure était déjà en paix.

III

Dans cette heureuse nuit,
Je me tenais dans le secret, personne ne me voyait,
Et je n'apercevais rien
Pour me guider que la lumière
Qui brûlait dans mon coeur.

IV

Elle me guidait
Plus sûrement que la lumière du midi
Au but où m'attendait
Celui qui m'aimais,
Là où nul autre ne se voyait.

V

O nuit qui m'avez guidée!
O nuit plus aimable que l'aurore!
O nuit qui avez uni
L'aimé avec sa bien-aimée
Qui a été transformée en lui!

VI

Sur mon sein orné de fleurs,
Que je gardais tout entier pour lui seul,

Il resta endormi,
Et moi je le caressais
Et avec un éventail de cèdre je le rafraîchissais.

VII

Quand le souffle provenant du fort
Soulevait déjà sa chevelure,
De sa douce main
Posée sur mon cou il me blessait,
Et tous mes sens furent suspendus.

VIII

Je restai là et m'oubliai,
Le visage penché sur le Bien-Aimé.
Tout cessa pour moi, et je m'abandonnai à lui.
Je lui confiai tous mes soucis
Et m'oubliai au milieu des lis.

LA PENSÉE PREMIÈRE À LA TRIPLE FORME

Codex Nag Hammadi XIII, (NH XIII, 1), 4ème siècle

C'est [moi] la Prô[tennoia],
[la P]ensée qui ex[ist]e dans [la lumière].
C'est [moi] le mouvement qui existe en [toutes choses],
[celle dans laquelle] toutes choses subsistent,
[le premie]r engendré 5 parmi ceux qui vin[rent à l'existence],
[celle qui exis]te a[v]ant toutes [cho]ses,
qu'on appel[le] de trois noms,
et qui seule existe, [parfai]te.
J[e] suis invisible dans la pensée de l'Invisible,
alors que [je] suis révélée parmi les incommensurables, 10 les ineffables.
Je suis incompréhensible, étant dans l'incompréhensible,
alors que je me meus en toute créature.
C'est moi la vie de mon Épinoia,
cel[le qui se trou]ve en toute puissance et en tout mouvement éternel

et (en) des lumières invisibles,
et en des archontes ainsi que (dans) les anges et les d[é]m[on]s
et toute âme qui se trouve dans le T[art]are et toute âme hylique,
alors que j'existe en ceux qui vinrent à l'existence,
que je me meus en chacun, [e]t que je travaille en tous,
marchant dans la droiture,
et que ceux qui dorment, je les é[ve]ille,
et c'est moi la vue pour ceux qui se trouvent dans le sommeil.
C'est moi l'invisible dans le tout,
c'est moi qui considère les choses cachées,
puisque je connais tout ce qui existe en lui.
Je suis indénombrable plus que quiconque,
je suis incommensurable, ineffab[le].
Moi, cependant, lorsque je le sou[haïterai, je] me manifeste[rai] moi-
même.
[C'est] moi [le mouvement du] tout existant avant [le tout,
et] c'est [m]oi le tout e[xistant en cha]cun.
Je suis un so[n qui résonne dou]cement,
existant d[epuis le commencement],
[existant] dans le silen[ce]
et [c'est] le s[on ca]ché qui se [trouve] en moi,
[dans la pensée] incompréhensi[ble,] incommensurable,
[dans le silen]ce incommensurable.
Moi, je suis [descendue au] milieu de l'Ament[é],
[j']ai resplend[i sur les] ténèbres.
C'est moi qui [ai] fait jaillir l'e[au],
c'est [m]oi qui suis caché dans des eaux [resplendissan]tes,
c'est moi qui [ai] fait surgir toutes choses une à une par ma pensée,
c'est moi qui suis lourd du son.
C'est par moi qu'émane la connaissance,
alors que [je] me trouve parmi les ineffables et les inconnaissables.
C'est moi la perception et la connaissance,
ém[ettant] un son à partir d'une pensée.
C'est m[o]i le son véritable,
retentissant en tout être.
Et ils le sa[vent],

parce qu'une semence existe en [eux].
C'est moi la pensée du Père,
e[t] c'est de moi que [le] son a procédé,
c'est-à-dire la connaissance de ceux qui n'ont pas de fin.
Alors que je suis pensée pour le [to]ut,
unie à la pensée inc[o]nnaissable et incompréhensible,
je me suis manifestée, moi, en tous ceux qui m'ont connue,
car c'est moi, en effet, qui suis uni à chacun
dans la pensée cachée
et dans un <son> élevé
et un son issu de la pensée invisible.
Et il est incommensurable, étant dans l'incommensurable,
c'est un mystère,
c'est un [insai]sissable issu de [l'incompréhen]sible,
c'est un invisible [à tous, bien que] manifesté en toutes choses,
[c'est une] lu[m]ière exis]tant dans une lumière.
Alors donc, le Fils parfait en toute chose,
c'est-à-dire le Verbe,
qui vint à l'existence par ce son,
qui a procédé de la hauteur,
qui a en lui le nom
et qui est lumière,
manifesta les infinis
et tous les inconnaisables furent connus.
Et les choses qui sont difficiles à interpréter ainsi que les choses cachées,
il les manifesta,
et ceux qui sont dans le silence avec la Première Pensée,
il leur prêcha
et ceux qui sont dans les ténèbres,
il se manifesta à eux
et ceux qui sont dans l'abîme,
il se fit connaître à eux
et ceux qui sont dans les trésors cachés,
il leur dit les mystères ineffables
e[t] les enseignements qu'on ne peut expliquer,
il en instruisit tous ceux qui devinrent Fils de la lumière.

Or le son qui vint à l'existence à partir de ma pensée,
 c'est en trois demeures qu'il est,
 le Père, la Mère, le Fils,
 une voix, qui existe d'une manière perceptible.
 Il possède une parole en lui,
 celui qui a toute <gloire>,
 et qui a trois masculinités
 et trois puissances et trois noms,
 qui, ainsi, sont quadrangulaires,
 en secret, d[an]s le silence de l'Ineffable,
 C'est [lui se]ul qui vint à l'existence,
 c'est-à-[dire le Christ.]
 [Et] moi, c'est dans la [bon]té
 que je l'ai oint de la gloire [de l'Esprit i]nvisible.
 C'est moi l'image de l'Esprit invisible
 — et c'est de moi que toute chose a reçu image —
 et la Mère, la lumière, celle qu'elle a établie, qui est vierge,
 celle qu'on appel[le] Meirothéa, la matrice incompréhensible,
 le s[o]n insaisissable et incommensurable.
 Alors une parole sortit de la grande 15 lumière Éléleth
 et elle dit :
 « C'est moi le roi.
 Qui est celui du Chaos
 et qui est celui de l'Amenté ? »
 Et à ce moment-là, sa lumière se manifesta, resplendissante,
 posséda[nt] l'Épinoia,
 alors que ne l'(en) avaient pas prié les Puissances des Puissances.
 Et à l'instant même se manifesta le Grand Démon,
 celui qui a autorité sur les profondeurs de l'Amenté et du Chaos,
 sans avoir de forme ni <être> parfait,
 mais ayant la forme de la gloire
 de ceux qui ont été engendrés dans les ténèbres.
 Celui-là, donc, c'est Saklas qu'on l'appelle,
 c'est-à-dire Samael Yaltabaôth,
 celui qui a pris une puissance
 qu'il avait dérobée à cette sans malice

qu'il avait vaincue d'abord,
c'est-à-dire l'Épinoia de la lumière qui [des]cendit,
celle dont il était issu depuis le commen[ce]ment.
Alors, j'ai moi-même manifesté mon son en secret,
en disant :
« Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous, (vous) qui foulez la matière !
Car voici que moi, si je m'apprête à descendre dans le mond[e] des
mortels
c'est à cause de ma part qui est en ce lieu-là
depuis le jour où fut vaincue cette Sagesse sans malice,
celle qui descendit,
(et c'est) afin que je contrecarre leur aboutissement,
celui que prescrit celui qui est manifesté par elle ».
Et ils furent troublés,
tous ceux qui sont dans la demeure de la lumière inconnaissable,
et l'abîme trembla
et le Grand Géniteur de l'ignorance devint roi sur le Chaos et l'Amenté.
Il fabriqua un homme sur mon modèle.
Il ne comprit cependant pas
que celui-là deviendrait pour lui sentence d'anéantissement
ni ne connut la puissance qui était en lui.
Et je vous dirai un mystère ineffable
et inexprimable pour [aucu]ne bouche.
Toutes les chaînes, je vous en ai délivrés
et les liens des démons de l'Amenté, je les ai brisés,
ceux qui étaient liés à mes membres (et) luttèrent contre eux.
Et les murs élevés des ténèbres, je les ai renversés
et les portes fortifiées des impitoyables, je les ai brisées
et leurs verrous, je les ai forcés.
Et l'activité maligne
ainsi que celui qui vous frappe et celui qui vous entrave,
et le tyran et l'adversaire,
et celui qui est roi et l'ennemi véritable,
tous ceux-là, donc,
j'en ai instruit ceux qui sont miens,
c'est-à-dire les Fils de la lumière,

afin qu'ils anéantissent tous ceux-là
 et qu'ils soient délivrés de toutes ces chaînes
 et entrent dans le lieu dans lequel ils étaient auparavant.
 C'est moi qui suis descendu le premier à cause de ma part abandonnée,
 c'est-à-dire l'Esprit qui se trouve dans l'âme,
 qui vint à l'existence par l'eau de la vie
 et par le bain des mystères.
 J'ai parlé, moi, aux archontes et à des autorités.
 — je suis en effet descendue jusqu'au plus profond de leur langage —
 et j'ai dit mes mystères à ceux qui sont miens, un mystère caché.
 Ils ont anéanti les chaînes et l'oubli éternel,
 et j'ai donné en eux du fruit,
 c'est-à-dire la pensée de l'Éo[n] immuable
 et ma demeure ainsi que leur [pè]re.
 Et moi, je suis descendue [vers ceux qui sont m]iens depuis le commen-
 cement
 et je [les] ai éta[blis]
 [. . . les] premiers rameaux qu'[ils ont] produits [.]
 [Alor]s devinrent lumière tous ceux [qui sont en] moi
 et je préparai un [mo]dè[le] pour ces lumières qui sont en moi,
 ineffables.
 C'est moi le son qui s'est manifesté à partir 5 de ma pensée.
 Car c'est moi le conjoint
 alors qu'on m'appelle « la pensée de l'Invisible ».

Alors qu'on m'appelle « la voix inaltérable ».

[on] m'appelle « la conjointe ».

Je suis [un]e, étant immaculée.

C'est moi la mère [du] son,
 parlant de multiples manières, parachevant le tout.

C'est en moi que se trouve la connaissance,
 la connaissance de <ceux qui> n'ont pas de fin.

C'est moi [qui] parle en toute créature,
 et je fus connu par le Tout.

C'est moi qui produis la voix du son
 aux oreilles de ceux qui m'ont connu,
 c'est-à-dire les Fils de la lumière.

Toutes les Puissances se rassemblèrent, elles montèrent chez le Grand Géniteur.

Elles lui [dir]ent :

« D'où vient ta vantardise, c[elle] dans [laquelle tu t'es van]té ?

Ne [t']avons-nous pas [entendu dire] :

“C'est moi Di[e]u.”

[Et : “C'est moi v]otre père.”

Et : “C'est moi [qui] vous ai engendrés.”

Et : “Il n'y en a pas d'aut[re] en dehors de moi.”

Voici donc que, maintenant, s'est manifesté [un] son

appartenant à cette voix inv[i]sible,

celle de [l'éo]n, que nous ne connaissons pas,

et nous, [nous ne] savons [pas] à notre propre sujet, à qui nous appartenons,

parce qu'en effet, ce s[o]n-là que nous avons enten[du]

nous est étranger et nous ne le connaissons pas.

Nous ne savons pas d'où il est.

Il est venu, il a provoqué de l'effroi au milieu de nous

et du relâchement dans les membres de nos bras.

Maintenant donc, pleurons

et gémissons en un gra[nd gé]missement.

Du reste, notre course tout entière, puissions-nous l'accomplir

avant que nous ne soyons enfermés de force

et emmenés dans le sein de l'Amenté.

Car déjà toute proche est la dissolution de notre lien,

les temps se sont accourcis et les jours se sont réduits,

notre temps s'est achevé

et les pleurs sur notre ruine sont tout proches de nous

pour qu'on nous emmène au lieu que nous ne connaissons <pas>.

Car notre arbre, en effet, d'où nous avons germé,

c'est un fruit d'ignorance qu'il possède

et ses feuilles aussi, c'est la mort qui se trouve en elles,

et ce sont les ténèbres qui sont à l'ombre de ses branches


et c'est ce que nous avons récolté par tromperie et désir,

lui par qui le Chaos ignorant est devenu pour nous lieu de séjour.

Voici qu'en effet, lui aussi, le Grand Géniteur de notre engendrement,

à propos de qui nous nous vantions,
ne connaît pas, lui non plus, cette voix. »
Maintenant donc, écoutez-moi, Fils de la Pensée,
(écoutez) la voix de la Mère de [votre] pitié,
car vous, en effet, vous êtes devenus dignes du myst[è]re,
celui qui est caché depuis l'éternité, pour que [vous] le [receviez].
Et l'achèvement de cet éo[n-là]
[et] de cette vie d'injustice [s']est [approché]
[et arrive] [le commen]cement de l'Éon qui se ra,
celui qui ne [connaît] pas de [changement à jamais].
Je suis and[ro] gyne,
j[e suis mère],
[j]e suis père.
C'est avec moi-même que [je suis],
c'est à moi-mê[me] que je [suis unie]
[et c'est] moi-[même que j'ai] me.
C'est par moi-mê[me] que le tout sub[siste].
C'est moi la matrice [.] du (?) tout,
engendrant la lumière [qui resplendit en] gloire.
C'est moi l'éon qui v[ient].
C'[est moi] l'achèvement du tout,
c'est-à-dire Me[iroth]éa, la gloire de la Mère,
lançant une voix [so]nore aux oreilles de ceux qui me connaissent.
Et je vous invite
vers la lumiè[re] supérieure, parfaite,
celle donc en laquelle, si vous y entrez,
vous recevrez de la gloire de ceux [qui] glorifient
et ils vous donneront des trônes, ceux qui donnent des trônes ;
vous recevrez pour vous des vêtements de ceux qui donnent des vête-
ments
et ils vous baptiseront, les baptistes,
et vous deviendrez gloire avec des gloires,
celle dans laquelle vous étiez auparavant, en étant <lu>miè[re].
Et je me suis cachée en tous,
je [me] suis révélée en eux
et m'a désirée toute pensée qui me cherche,


car c'est mo[i] (leur) ai donné image à tous.
Ils n'avaient pas de fo[r] me
et j'ai changé leurs formes en des formes
jusqu'au temps où sera donnée forme à toute chose.
C'est par moi que le s[o]n s'est produit
et c'est moi qui ai mis le s[ou]ffle en ceux qui sont miens,
et l'Esprit Saint éternel, je l'ai jeté sur eux,
et je suis remontée,
j'ai pénétré dans ma lumière,
[je] suis [remon]tée sans mon rameau,
je me suis assi[se là, parmi les] Fils de la lumiè[re] sain[te]



Durant la N.U.I.E, le comité de lecture se réunira afin d'animer un livestream vidéo. C'est lors de cette émission que sera révélée la triple contrainte et que sera lancé le concours.

Tout au long de la N.U.I.E, cette émission permettra de faire intervenir les participants qui désireraient témoigner leur progression, poser des questions techniques, ou discuter des thèmes littéraires.

Durant les 12h de cette émission, les membres du Cercle de l'Orbite Galactique vous proposeront des lectures, des jeux, des ateliers, de la musique.



Le C.O.G

Le Cercle de l'Orbite Galactique

